LE TARTUFE

DE MOEURS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

2

Prix : 36 sols.

LE

TARTUFE DE MOEURS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée sur le Théâtre-Français par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 14 germinal an 13.

3e. ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE SUR LE MANUSCRIT CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PAR M. CHÉRON.

Fronti nulla fides...

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

AVRIL 1805.

12665

PROLOGUE.

M. LEJEUNE, M. LESAGE.

M. LEJEUNE, *en riant*

LE TARTUFE DE MOEURS! ah! ah!

M. LESAGE.

Que veux-tu dire?

M. LEJEUNE.

Moi! rien.

M. LESAGE.

Je l'aurais parié.

M. LEJEUNE.

J'en demande pardon, mon cher, à l'amitié
Que notre pauvre auteur probablement t'inspire,
Mais, à ses dépens, sans pitié
Je prétends m'amuser et rire.

M. LESAGE.

A ses dépens!

M. LEJEUNE.

C'est une cruauté,
Je le sens bien, c'est une perfidie...

M. LESAGE.

Comment a-t-il donc mérité?...

M. LEJEUNE.

N'est-ce pas une comédie
Qu'il nous donne? Rions. Laissons un libre cours...

M. LESAGE.

Eh mais! mon cher, on ne rit pas toujours.

M. LEJEUNE.

Es-tu de ces nigauds qui veulent qu'on raisonne?
C'est mon fort. Raisonnons. Je t'attends.

M. LESAGE.

T'a-t-on dit
Que la pièce ne fût pas bonne?

M. LEJEUNE.

Je crois bien par moi-même avoir assez d'esprit...

M. LESAGE.

Tu l'as vue?

M. LEJEUNE.

Oui, vraiment. Plusieurs fois.

M. LESAGE.

Tout entière!

M. LEJEUNE.

Il faudrait donc n'avoir rien autre chose à faire.
Tout entière! une pièce... en cinq actes, je crois!

M. LESAGE.

Ni plus ni moins.

M. LEJEUNE.

Je l'ai vue autrefois
Aux Italiens. Oui, je m'en souviens. Le rôle
De l'arlequin était vraiment fort drôle.

M. LESAGE.

Jamais l'auteur ne mit d'arlequin...

M. LEJEUNE.

Je confonds.
Que je suis bête ! c'est à Louvois... aux Bouffons.

M. LESAGE.

A Louvois en effet on l'a représentée ;
Mais les Bouffons ne l'ont jamais chantée.

M. LEJEUNE.

Suffit que je l'ai vue. Où ? n'importe. Par qui ?
Comment ? Ce que je trouve extrêmement hardi,
Insolent, c'est le titre.

M. LESAGE.

En quoi donc ?

M. LEJEUNE.

Je m'indigne
De cette audace-là.

M. LESAGE.

Mais...

M. LEJEUNE.

C'est un vol insigne
Que l'on fait à Molière, une création
De son génie. Et moi qui protège Molière...

M. LESAGE.

Bien obligé pour lui de ta protection.

M. LEJEUNE.

Je ne souffrirai pas que de cette manière
On en agisse avec un grand homme...

M. LESAGE.

Comment ?
Je pense, moi, tout au contraire,
Que c'est un hommage que rend
Notre humble auteur au grand Molière.

M. LEJEUNE.

Le titre de TARTUFE...

M. LESAGE.

Eh bien !

M. LEJEUNE.

N'est pas d'un sot.
Qui dit le TARTUFE, en un mot,
Dit le chef-d'œuvre du théâtre.
Et quant à moi qui suis de Molière idolâtre...

M. LESAGE.

L'auteur probablement l'est tout autant que toi :
Mais, je t'en prie, écoute-moi :
Si Molière, avec son génie
Sut démasquer à tous les yeux
Le TARTUFE religieux :
Quel mal trouves-tu, je te prie,
A ce que, sans pitié, le TARTUFE DE MOEURS,
Plus dangereux encor, peut-être,
Aux yeux de tout Paris soit forcé de paraître
Sous ses véritables couleurs.
S'il fallait concevoir un plan comme Molière,
Et l'exécuter comme lui,
Pour oser encore aujourd'hui

Parcourir la même carrière,
Nous nous verrions privés des chefs-d'œuvre divers,
Que nous ont transmis dans leurs vers
Ses successeurs, moins grands que lui sans doute,
Mais enfin assez grands encor,
Tels...

M. LEJEUNE.

Mon ami, tu parles d'or :
Mais voilà long-temps que j'écoute.
Outre que ton petit auteur
Est à coup sûr un imposteur,
Qui, pour faire venir du monde
A son ouvrage impertinent,
S'empare d'un titre éminent...

M. LESAGE.

Vas, ne crains pas que l'on confonde
Molière avec aucun de ses imitateurs,
Ni son TARTUFE avec le TARTUFE DE MŒURS.
Le pauvre auteur qui vit dans une paix profonde,
Loin de Paris, comme un bon campagnard,
Se rend parfaitement justice à cet égard.
En donnant un titre à sa pièce,
Il n'a pas entendu finesse,
Je te proteste : il a cru celui-là
Le mot propre : c'est tout.

M. LEJEUNE.

Soit. Passons sur cela.
Mais un autre grief...

M. LESAGE.

Bien grave !

M. LEJEUNE.

Une misère,
La pièce, . .

M. LESAGE.

Eh bien! la pièce. . .

M. LEJEUNE.

Elle n'est pas de lui,
Tout simplement.

M. LESAGE.

Je sais. . .

M. LEJEUNE.

Ce n'est qu'un plagiaire.

M. LESAGE.

Est-ce bien là le nom qu'il mérite aujourd'hui,
Après avoir, à diverses reprises,
Écrit, imprimé. . .

M. LEJEUNE.

Des sottises,
Des mensonges. J'ai lu sa préface.

M. LESAGE,

En entier?

M. LEJEUNE.

En entier ! en entier ! vraiment, c'est une rage.
Le fait est qu'il y dit plusieurs fois, mon ouvrage.
Mon ouvrage ? Le terme est au moins singulier.

M. LESAGE.

Et lui-même plus bas s'amuse à s'en railler.
« Mon ouvrage, ai-je dit ? Monsieur l'auteur, de grâce
» Un peu plus de sincérité :
» Même en faisant une préface,
» Il faut dire la vérité.
» Vous êtes convenu naguères
» Que vous deviez à Sheridan
» Mainte scène d'effet, cousue à votre plan,
» Et vos deux plus beaux caractères.
» Vous n'êtes pas un simple traducteur,
» Et vous avez bien fait : mais, ne vous en déplaise,
» Vous n'êtes qu'un imitateur.
» Pour être fait à la française,
» Pardonnez si je m'y connais,
» L'habit que vous portez n'en est pas moins anglais.
» Il était, j'en conviens, d'une longueur extrême;
» Vous l'avez retaillé, raccourci, dégagé,
» A notre mode, enfin, vous l'avez arrangé :
» Mais le drap est toujours le même.
» Je n'en disconviens pas... ajoute-t-il.

M. LEJEUNE.

Fort bien.
A cela je dirais... que... soit; je ne dis rien.
Mais un autre grief beaucoup plus grave...

M. LESAGE.

Encore ?
Mais en sa faveur je t'implore :
Il va succomber sous tes traits.

M. LEJEUNE.

On soupçonne, et pour moi c'est la vérité pure,
Que l'auteur, quel qu'il soit, n'est pas un bon français *.

M. LESAGE.

Mais il faudrait prouver cette vérité dure.

M. LEJEUNE.

Il faut battre et non pas imiter les Anglais.

M. LESAGE.

Battons-les à plates coutures,
S'ils sont, comme on le dit, des traîtres, des parjures,
Contempteurs des traités, avides de forfaits :
J'en aurai, pour ma part, une joie infinie.
Mais lisons, imitons leurs écrivains parfaits,
Combattons l'injustice et non pas le génie.
De tout temps respectés, les sciences, les arts
Utiles et même agréables
Ont, dans la guerre même, obtenu des égards.
C'est que jamais vraiment ils n'ont été coupables
Des maux du genre humain. Au milieu des forfaits
Brillants et glorieux, trop souvent nécessaires,
Qu'enfantent les plus justes guerres,
Ce sont des ministres de paix
Qui, plus jaloux encor d'instruire que de plaire,
Sur leurs devoirs éclairent les humains,
Et, pour le bonheur de la terre,

---

* Ce dont l'auteur a été accusé dans un journal, pour avoir donné une traduction complète du *Tom Jones* de Fielding.

Lèvent au ciel leurs innocentes mains.
Aussi, dans le ravage et des camps et des villes,
Les vainqueurs ont toujours respecté leurs asiles.
Même on a vu souvent un héros généreux
Sauver et du fer et des flammes
Des milliers de vaincus, leurs enfans et leurs femmes,
Parce qu'un philosophe * était au milieu d'eux.

M. LEJEUNE.

Un philosophe!

M. LESAGE.

Non de l'espèce nouvelle.
Que les rois, que les nations
Vident ensemble leur querelle;
Mais au milieu de leurs divisions,
Si l'on désire enfin que la discorde cesse,
L'humanité veut que l'on laisse
Une porte entr'ouverte au temple de la Paix.

M. LEJEUNE.

Je ne puis souffrir l'Angleterre.
Si tu pouvais savoir à quel point je la hais!
C'est ma bête, à ne te rien taire.

M. LESAGE.

On peut aimer, je crois, Fielding et Richardson,
Pope, Shakespear, Addisson,
Et haïr, si l'on veut, Pitt et son ministère.

---

* On appeloit généralement ainsi tout homme qui s'adonnait aux sciences et aux lettres.

M. LEJEUNE.

Oh! j'ai pour Fox aussi de l'inclination.
C'est qu'il est du parti de l'opposition.

M. LESAGE.

Or donc, tu vois très-bien qu'au siècle des lumières
Il ne faut pas haïr des nations entières,
Et qu'on n'est pas mauvais français
Par cela seul qu'on sait l'anglais.
De notre Sheridan le zèle opiniâtre,
Fidèle au peuple, au roi, par la même raison...

M. LEJEUNE.

Cela se peut. Mais à quoi bon
Prendre des pièces de théâtre
Aux ennemis de notre nation?
Passe encor, si c'était leurs pièces de canon.

M. LESAGE, *en souriant.*

Notre auteur n'est pas militaire.
En silence il se borne à faire
Des vœux ardens pour le bien de l'état.
J'ai voulu te prouver qu'il n'était pas coupable.
Quant au reste : c'est un débat
Dont le public lui seul est un juge équitable.
Adieu. Je vais écouter.

M. LEJEUNE.

Et moi, rire et plaisanter.

M. LESAGE.

Si la pièce pourtant...

M. LEJEUNE, *riant.*

(*Avec finesse.*) Était bonne, peut-être?
J'ai lu l'affiche.

M. LESAGE.

Eh bien!

M. LEJEUNE.

Oh! je sais m'y connaître,
Moi! je ne vais jamais chercher ailleurs
Si la pièce qu'on donne
Est bonne.
J'y vois tout au plus deux de nos premiers acteurs *:
Et, bien que *Grandménil* de son nom la soutienne,
Bien que la toujours jeune et charmante *Devienne*
La protège probablement,
La pièce est mauvaise.

M. LESAGE.

Comment?

M. LEJEUNE.

Parce qu'elle est mauvaise. Au surplus, que m'importe?
Je m'en vais la siffler et de la bonne sorte.
Voir tomber une pièce est un si grand plaisir!
Que de fois l'on m'a vu, pour charmer mon loisir,
Et, comme le vainqueur *de l'Asie étonnée*,
Renverser, en un jour, l'ouvrage d'une année.

---

* Il me semble que MM. Damas et Armand doivent être satisfaits du rang où le public les a placés. Je confesse avec regret que les autres rôles n'ont pu mettre en évidence tout le talent de ceux qui les remplissent.

Si tu voyais alors la face consternée
Du pauvre auteur. Oh! comme tu rirais.

M. LESAGE.

Rien n'est plus héroïque. Mais
Je vais entendre, moi, tranquillement la pièce.

M. LEJEUNE.

Jusqu'au bout?

M. LESAGE.

Jusqu'au bout.

M. LEJEUNE.

J'admire ta tendresse
Pour l'auteur.

M. LESAGE.

Écoutons : nous sifflerons après.

M. LEJEUNE.

(Au parterre).
Soit. Allons, pour la fin réservons nos sifflets.

FIN DU PROLOGUE.

DÉCORATIONS.

Les premier, second et cinquième actes se passent dans un salon richement meublé.

Le troisième acte dans une chambre censée être au dernier étage, n'ayant pour tous meubles qu'un vieux fauteuil, deux vieilles chaises, une vieille commode sans la moindre dorure et sans serrure, un vieux miroir, et seize tableaux, dont plusieurs sont indiqués dans la scène de Sudmer et de Florville.

Le quatrième acte dans un cabinet d'étude, censé être au second étage : il est fort bien meublé, garni de livres, une table à côté du fauteuil de Valsain, et un paravent dans un coin au fond, derrière lequel il ne doit pas y avoir de porte, mais une croisée avec ses rideaux. Il n'y a dans ce cabinet qu'une porte au fond, et celle d'un petit cabinet de côté, en face du paravent.

VÊTEMENS.

Gercour, en habit riche.

Mme. Gercour, très à la mode.

Julie à la mode aussi, mais un peu plus décemment.

Valsain, habit riche, brodé en soie.

Florville, en négligé, mais propre et élégant.

Sudmer, en habit de marin, galonné en or, aux premier et second actes; en habit de juif opulent et perruque ronde au troisième acte; au quatrième acte en son même habit de marin des premier et second actes, recouvert d'une large redingotte, et conservant la même perruque du troisième acte.

Marton, mise proprement. Il faut se souvenir qu'elle doit paraître avoir au moins quarante ans.

CARACTÈRES.

Gercour, ancien tuteur de Valsain et de Florville, tuteur de Julie. De la noblesse, de la franchise. Il faut éviter de lui donner le ton trop crédule.

Mme. Gercour, très jeune femme. Légère, inconséquente, mais montrant la plus grande dignité au premier mot que lui dit Valsain pour l'engager à manquer à ses devoirs.

Sudmer, marin, oncle de Valsain et de Florville, ami de Gercour. Il faut allier le ton marin avec de la noblesse et de la gaîté.

Valsain, frère aîné de Florville. Il doit toujours joindre, à l'apparence de la plus grande austérité, le ton de la plus grande amabilité, son but étant de plaire. Dans le second acte, hypocrite doucereux avec Julie; développant plus de franchise et d'amabilité avec madame Gercour; reprenant le ton d'hypocrisie avec Marton, et presque le ton de l'indifférence avec son frère. Au quatrième acte avec madame Gercour, il ne veut paraître que séduisant et violemment épris, il laisse tout autre caractère de côté.

Florville, frère cadet de Valsain. Étourdi, ayant cependant le ton de la bonne compagnie : généreux, sensible, mais sans affectation.

Julie, orpheline, pupille de Gercour. De la douceur, de la noblesse.

Marton. De la bonté et beaucoup de finesse.

LE

TARTUFE DE MŒURS.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

GERCOUR, ancien tuteur de Valsain et de Florville, tuteur de Julie.	M. Lacave.
Mme. GERCOUR, jeune femme, épouse de Gercour.	Mlle. Dérosiers.
JULIE, orpheline, pupille de Gercour.	Mlle. Volnais.
SUDMER, marin, oncle de Valsain et de Florville, ami de Gercour.	M. Grandménil.
VALSAIN, frère aîné de Florville.	M. Damas.
FLORVILLLE, frère cadet de Valsain.	M. Armand.
MARTON, vieille servante.	Mlle. Devienne.
LAFLEUR, valet de Valsain.	M. Dublin.
Un domestique de Mme. Gercour.	

(*La scène est à Paris, dans une maison occupée par M. et madame Gercour, et où logent Valsain et Florville.*)

Nota. Les noms des personnages sont imprimés en tête des scènes dans l'ordre où les acteurs doivent être placés sur le théâtre. Les changemens dans le courant des scènes sont indiqués au bas de la page par des renvois.

LE TARTUFE DE MOEURS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon de l'appartement de monsieur et madame de Gercour.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON *seule.*

Enfin, grâces au ciel, notre oncle est de retour.
Nul ne le sait ici que son ami Gercour,
Et moi. Le croirait-on ? moi, la dépositaire
D'un secret important, d'un secret qu'il faut taire !
C'est fort. Mais le destin de Julie en dépend ;
Cette chère Julie ! Ah ! quel aimable enfant !
Belle, bonne surtout, jeune, riche héritière,
Elle a tout en partage et n'en est pas plus fière.
Qui veut-on pour époux lui donner cependant?
Un sage, à ce qu'on dit ; un diseur éloquent...
Florville est mieux son fait. Il est loin d'être un sage,
Celui-là, j'en conviens ; mais enfin, à son âge...

SCÈNE II.

JULIE *entre rêveuse.* MARTON.

MARTON *se retournant.*

Eh bien, mademoiselle, allons, de la gaîté.

JULIE.

Ah! ma pauvre Marton!

MARTON.

Julie, en vérité,
Mais vous n'êtes pas sage. Un peu de confiance,
Allons, voyons, parlez... Vous gardez le silence.

JULIE.

Que te dirai-je?

MARTON.

Tout.

JULIE.

Ne pouvoir estimer
Ce qu'on aime!

MARTON.

J'entends.

JULIE.

Et ne pouvoir aimer...

MARTON.

Ce qu'on estime. Hélas!

JULIE.

Que je suis malheureuse!

MARTON.

Votre position est vraiment douloureuse.

JULIE.

Ajoute à tout cela que le cruel Gercour...

MARTON.

Eh quoi! votre tuteur condamne votre amour?
Florville est éconduit?

JULIE.

Il est trop vrai, ma chère.

MARTON.

Et Valsain protégé?

JULIE.

Ce n'est plus un mystère.

MARTON.

Celui dont les vertus, les belles qualités...

JULIE.

Les nobles sentimens...

MARTON.

Un peu trop affectés,
Peut-être...

JULIE.

Mais non pas. Ce qu'il dit est sincère:
Il fait beaucoup de bien, et surtout à son frère.

MARTON.

De qui le savez-vous?

JULIE

De mon tuteur.

MARTON.

Pardon;
Mais...

JULIE.

Quoi?

MARTON.

Votre tuteur est un homme si bon,
Qu'il ne soupçonne pas que la vertu se joue.

JULIE.

Sa femme en ma présence à chaque instant le loue.

MARTON.

Elle est, ainsi que vous, bien jeune.

JULIE.

J'en conviens.
Mais tout le monde enfin...

MARTON.

Est dupe. Je soutiens
Qu'il trompe tout le monde; et j'en aurai la preuve
Pas plus tard que ce soir. Nous verrons si l'épreuve...

JULIE.

Quelle épreuve?...

MARTON *à part.*

Motus. J'allais tout découvrir.
Ah! combien à garder un secret fait souffrir!
(Haut.)
C'est que je suis instruite, entre nous, que son frère
Forcé de s'acquitter d'une dette usuraire,
Doit s'adresser à lui. Nous verrons bien alors...

JULIE.

Crois qu'il l'obligera sans peine, sans efforts,
J'en réponds.

MARTON.

Nous verrons si son état le touche.

JULIE.

Va, c'est bien la vertu qui parle par sa bouche.

MARTON.

Que ne l'épousez-vous, puisqu'il est à vos yeux
Si parfait, si sublime, enfin si vertueux?

JULIE.

Sans ce fatal amour, sans cette indigne flamme
Qui brûle malgré moi dans le fond de mon ame...

MARTON.

Pour Florville, et pour vous j'en rends grâce au destin.

JULIE.

J'épouserais, je crois....

MARTON.

Qui?

JULIE.

Son frère Valsain.

MARTON.

Juste ciel!

JULIE.

Il a pris, puisqu'il faut te le dire,
Sur ma faible raison un si puissant empire;
Il a tant de vertus...

MARTON.

Florville a tant d'amour.
Gardez votre raison jusqu'à la fin du jour,
Et l'on vous prouvera que Florville...

JULIE.

Est aimable;
Hélas! je le sais trop.

MARTON.

Et non moins estimable.
Que Valsain, au contraire...

JULIE.

Ah! c'en est trop, Marton.

MARTON.

Il faut jusqu'à ce soir seulement tenir bon.
Gardez entre les deux un parfait équilibre:
Me le promettez-vous? Demain vous serez libre.

JULIE.

Mais dis-moi...

MARTON.

Promettez.

JULIE.

Fais ce que tu voudras.
Chez madame Gercour tu me retrouveras. (*Elle sort.*)

MARTON.

Bon.

SCENE III.

MARTON *seule.*

Il faut convenir que je l'échappe belle.
Trente fois j'ai failli me trahir devant elle.
L'incognito de l'oncle alors n'existait plus.
De son retour soudain une fois prévenus,
Sous des dehors fardés masquant leur caractère,
Ses neveux se seraient empressés de lui plaire:
Et ma pauvre Julie en dépit du bon sens,
Et surtout par respect pour les beaux sentimens,

Eût au sage Valsain été sacrifiée.
Non, je ne serai point ainsi contrariée;
Et Florville proscrit peut encore espérer.
Mon maître cependant tarde bien à rentrer:
Il m'a, dans ce salon, ordonné de l'attendre.
L'oncle caché là haut est pressé de descendre.
Comme il s'impatiente! Ah! bon Dieu! mais voici
Notre disgracié.

SCÈNE IV.

MARTON, FLORVILLE. *(Il entre en sautant.)*

FLORVILLE.

Te voilà seule, ici.

MARTON.

Vous arrivez trop tard; j'étais...

FLORVILLE *l'embrassant.*

Que je t'embrasse
D'abord; tu disais donc...

MARTON.

Avec quelqu'un...

FLORVILLE.

De grâce,
Achève.

MARTON.

Avec Julie.

FLORVILLE.

Ah! ne m'en parle pas.

MARTON.

N'a-t-elle plus pour vous de grâces, ni d'appas?

FLORVILLE.

Elle est encor, Marton, plus aimable que belle.
Mais je me rends justice, et suis indigne d'elle.
Tu vois un malheureux, ruiné.

MARTON.

Ruiné!

FLORVILLE.

Sans ressource.

MARTON.

Faut-il qu'un jeune homme bien né...

FLORVILLE.

Marton, point de morale.

MARTON.

Eh! merci de ma vie...

FLORVILLE.

Ah! ma chère Marton, ah! fais que ma Julie
De mon oncle Sudmer attende le retour.

MARTON.

De votre oncle? (*bas*) Silence.

FLORVILLE.

Au nom de mon amour.

MARTON.

Mais à votre tuteur je sais qu'on la demande,
Et sans doute Gercour...

FLORVILLE.

Ah! dis-lui qu'elle attende.

MARTON.

Mais si votre oncle encor tardait à revenir?

FLORVILLE.

Mais... je ne saurais plus, ma foi, que devenir.
Chez les juifs autrefois j'étais des plus en vogue;
On me considérait dans chaque synagogue
Comme un joli sujet, un homme à ménager.
Que les hommes, Marton, sont sujets à changer!
C'est en vain qu'aujourd'hui je frappe à chaque porte;
Ils ne répondent plus. Le diable les emporte!
Hier encor pourtant un ami me parla
D'un certain Alexandre, à qui je dois déjà,
(Quoique jamais je n'aie entrevu son visage;
Mais chez les juifs, Marton, c'est ainsi qu'on s'engage.)
Il doit se présenter pour traiter avec moi,
Aujourd'hui même. Il va me prêter sur la foi
Du retour de mon oncle...

MARTON, *à part, riant.*

Ah! ah!

FLORVILLE.

Quelques centaines
De pistoles.

MARTON.

J'en vois déjà plusieurs douzaines
Passer entre les mains du premier intrigant
Qui viendra près de vous à titre d'indigent:
Et le reste, ce soir, deviendra l'apanage
Des joueurs, des... Je n'ose en dire davantage.

FLORVILLE.

Marton, point de morale, ou brouillés à jamais.

MARTON.

En parlant de morale, et pourquoi désormais
N'emprunteriez-vous pas à Valsain, votre frère?

FLORVILLE.

Oh! non, ce sera là ma ressource dernière.

MARTON.

Dites, dites plutôt que vous ne voulez pas
Épuiser ses bienfaits.

FLORVILLE.

Ses bienfaits! en tout cas,
Ce serait le premier.

MARTON.

Cependant on assure...

FLORVILLE.

Je n'en suis pas fâché; mais la vérité pure
Est que je n'ai mangé, depuis l'heureux moment
Où je fus de mes droits usant et jouissant,
Que le bien de mon père et celui de ma mère,
Et celui d'une vieille arrière-douairière,
Qui s'avisa jadis d'avoir du goût pour moi.
De plus, je reconnais avoir reçu de toi,
Mon cher oncle, en billets endossés du Bengale,
Quelques dix mille écus, pendant cet intervalle.
De plus, j'ai dépensé, je ne sais trop à quoi,
Huit à dix mille francs que même encor je doi,

Et dont cet Alexandre, un peu juif dans son style,
M'a fait faire, je crois, un billet de vingt mille.
Voilà l'état au vrai de mon bien. Vois, veux-tu
Me prêter de l'argent sur ce bel aperçu?

MARTON.

Tout ce que j'ai...

FLORVILLE.

Charmante, en vérité, charmante.
Non, non, je n'en veux pas. C'est au trente et quarante
Où je suis attendu, que je vais de ce pas
Chercher à me tirer de mon triste embarras.
Si je gagne, voilà ma fortune assurée.
J'acquitterai d'abord une dette sacrée,
Dont je ne parle pas, et quant à cet argent
Que tu viens de m'offrir si généreusement,
Je te le garantis, Marton, sans perte aucune,
A quatre cents pour cent placés sur ma fortune...
A venir.

MARTON.

Non, monsieur.

FLORVILLE.

Nul juif de mes amis
Ne t'en aurait donné, ma chère, un si bon prix.

MARTON.

Je ne veux plus, monsieur, quoique vous puissiez dire,
Que vous me donniez rien, vous n'y pourriez suffire.
Tout ce que je possède est à vous, je le doi...

FLORVILLE, *lui fermant la bouche avec la main, et l'embrassant.*

Adieu, Marton.

SCÈNE V.

MARTON, VALSAIN, FLORVILLE.

VALSAIN.

Mon frère, ah! si d'autres que moi
Vous surprenaient?... Est-on de cette extravagance?

FLORVILLE.

Je lui prouve ma joie et ma reconnaissance.

VALSAIN.

O temps! ô mœurs!

MARTON.

Cela ne vous regarde point.

FLORVILLE.

Elle a raison, mon frère, entre nous.

VALSAIN.

A ce point
Se manquer à soi-même! O jeune homme! jeune homme!

MARTON.

Êtes-vous donc si vieux? (*A part.*) Sa sagesse m'assomme.

FLORVILLE.

Ah ça! vous plaisantez, mon frère, assurément:
Quoi! ne peut-on donner un baiser seulement?

VALSAIN.

Les mœurs...

FLORVILLE.

Ah! ah! les mœurs. Au siècle du génie
A succédé celui de la philosophie,
Qui, comme chacun sait, nous a rendus meilleurs :
Nous voilà maintenant dans le siècle des mœurs.
Il y paroît, ma foi.

VALSAIN.

C'est ce qui me désole.

FLORVILLE.

On en parle toujours, et c'est ce qui console.

VALSAIN.

A tout âge l'on peut et l'on doit bien peser...

FLORVILLE, *s'en allant en sautant.*

A tout âge l'on peut et l'on doit s'amuser.

SCÈNE VI.

VALSAIN, MARTON.

VALSAIN, *avec sévérité.*

Toujours jeune, étourdi... Mais vous, vous sa complice,
Marton.

MARTON.

Voyez l'horreur! (*bas*) Il me met au supplice.
(*Haut.*) Vous sortez bien matin?

VALSAIN.

Mon respectable ami,
Le bon Gercour, est-il en ce moment chez lui?

MARTON.

Non. Madame est chez elle; elle sera charmée...
Sans doute de vous voir.

VALSAIN.

Moi! qu'à sa renommée
J'ose attenter ainsi?

MARTON.

Quoi?

VALSAIN.

Que, Gercour absent,
Je me permette?...

MARTON.

Eh bien?

VALSAIN.

Le monde est trop méchant.

MARTON.

Votre délicatesse, à vrai dire, est extrême ;
C'est manquer à la fois à madame, à vous-même,
Et j'ose dire encore, à Gercour, à ce bon,
Ce respectable ami.

VALSAIN, *prenant le ton le plus doux.*

J'aimerais mieux, Marton,
Me priver de la voir pendant toute ma vie,
Quoiqu'elle soit aimable, et surtout fort jolie,
Que de porter ombrage, ou de causer enfin
A mon meilleur ami le plus léger chagrin.
Tu sais, ainsi que moi, qu'à la mort de mon père
Il daigna m'en servir, aussi bien qu'à mon frère;
Qu'il prit de tous nos biens l'administration,
Et voulut diriger notre éducation.

Il faudrait que je fusse un monstre bien infâme,
Pour oser faire naître un soupçon sur sa femme.

MARTON.

Vous mettez à cela tant d'affectation,
Que l'on croirait...

VALSAIN.

Je suis en contradiction
Avec les mœurs du siècle. Eh bien! je m'en fais gloire;
A la délicatesse on peut plus ou moins croire;
Mais la vertu, l'honneur, ont pour moi tant d'appas...

MARTON, *apercevant Gercour.*

Voici mon maître.

GERCOUR, *avec un geste d'intelligence à Marton.*

Sors, mais ne t'éloigne pas.

(Marton sort.)

SCENE VII.

GERCOUR, VALSAIN.

GERCOUR.

Enfin, votre santé me semble un peu meilleure,
Cher Valsain. Vous sortez ce matin de bonne heure?
C'est sûrement pour faire une bonne action.

VALSAIN.

Ou plutôt pour commettre une indiscrétion.

GERCOUR.

En seriez-vous capable?

VALSAIN.

Oui, dans le sens du monde.
Est-il rien d'excellent qu'aujourd'hui l'on ne fronde?
Je vais faire un ingrat.

GERCOUR.

Je l'avais deviné.

VALSAIN, *d'un ton hypocrite.*

Mais enfin il suffit qu'il soit infortuné.

GERCOUR.

C'est ce ton de douceur, de bonté, que j'admire,
Qui vers vous, cher Valsain, si puissamment m'attire.
Vos sentimens sont beaux, nobles, mais sans fierté,
Le ton de la nature et de la vérité.
Vous échauffez mon cœur par une douce flamme...

VALSAIN, *d'un ton doux et franc.*

Mon ami, la douceur et l'égalité d'ame
Charment dans tous les rangs et préviennent les cœurs.
C'est par elles qu'un grand à ses inférieurs
Commande le respect, sans cesser d'être aimable;
Qu'en donnant il est bon, en refusant affable:
Et l'honnête homme obscur, qu'oublia la faveur,
A ces mêmes vertus dut souvent son bonheur.

GERCOUR.

Votre ame bienfaisante...

VALSAIN.

En fut souvent punie.

GERCOUR.

Je vous plains.

VALSAIN.

Non, C'est là le bonheur de ma vie.
Le sage en ses désirs est toujours limité,
Il réserve pour lui la médiocrité.
Généreux avec choix et bienfaiteur modeste,
Il donne sans regret, et vit content du reste.

GERCOUR.

Je ne puis qu'admirer ces nobles sentimens;
Mais dans ce monde-ci, plein d'ingrats, de méchans,
Vous connaîtrez un jour comme tout se gouverne:
Revenons cependant à ce qui vous concerne.
Julie...

VALSAIN.

Espérez-vous?

GERCOUR.

Je viens vous en parler.

VALSAIN.

Eh bien!

GERCOUR.

Eh bien, mon cher, je ne puis vous céler...

VALSAIN.

Qu'elle ne m'aime pas.

GERCOUR.

Mais elle vous révère.

VALSAIN.

Ma morale pour elle est un peu trop sévère.

GERCOUR.

Mais non pas. Sa morale est très-sévère aussi.
Vous vous convenez fort.

VALSAIN.

Vous le croyez ainsi.
L'hymen ne peut unir deux mêmes caractères;
Il aime à disputer, il lui faut des contraires.
Au physique, au moral, cette observation
Ne m'a presque jamais offert d'exception.
L'homme vif est l'époux d'une femme indolente;
De l'indolent mari la femme est turbulente.
L'ignorante recherche un savant pour époux,
La savante aime un sot, et la sage un jaloux.
La querelleuse trouve un mari pacifique,
La folle un taciturne. Et voyez au physique:
Notre voisin Oronte a le corps contrefait;
Il est goutteux, petit, vieux, et surtout fort laid;
Sa femme est grande, jeune, et jolie, et bien faite:
Il n'avait rien pour plaire, il plut à la coquette.
Dans ses goûts, dans ses jeux, et dans ses passions,
Le sexe aime surtout les contradictions.

GERCOUR.

Ah! vous vous amusez. Julie...

VALSAIN.

Est jeune encore.

GERCOUR.

Cependant vous l'aimez?

VALSAIN.

Oui, Gercour, je l'adore.

GERCOUR.

Mais vous ne faites pas assez assidûment
Votre cour à ma femme, et voilà mon tourment.

Je serais bien plus fort pour vaincre la rebelle,
Si je pouvais agir de concert avec elle.
Mais vous la négligez.

VALSAIN.

C'est votre faute aussi,
Si je ne la vois pas, mon respectable ami.
Je le dis franchement, votre femme est légère,
Et vous la laissez libre. A son âge on veut plaire;
De la mode nouvelle affichant les excès,
Vieillissant sa jeunesse, et gâtant ses attraits,
Honteuse de devoir son teint à la nature,
Elle emprunte de l'art la brillante imposture;
C'est à lui qu'elle doit ces perfides couleurs
Qui masquent le visage et corrompent les mœurs.
Sa parure, d'ailleurs, à ce goût assortie,
Fait, je l'avoue, un peu rougir la modestie.
L'homme qui se respecte, et garde au fond du cœur
Quelques débris encor de l'antique pudeur,
S'éloigne avec regret, et de nos Aspasies
Déplore en gémissant les brillantes folies.

GERCOUR.

C'est la mode, mon cher, ce grand mot là dit tout.
Je ne peux pas m'y faire; et, sur ce nouveau goût,
Je viens d'avoir encore une scène avec elle;
Vous m'en épargnerez peut-être une nouvelle.
Voyez-la donc vous-même, et dites-lui...

VALSAIN.

Comment?

Vous pourriez jusque là me croire inconséquent?
Vous êtes mon ami, je vous ouvre mon ame;
Mais je ne voudrais pas que jamais votre femme
Pût soupçonner... Ceci n'est que de vous à moi:
S'ouvrir à son ami, c'est penser avec soi.

GERCOUR.

Prenez-y garde au moins, Valsain, je vous supplie,
Sans elle, je ne puis répondre de Julie.

VALSAIN *en s'en allant.*

Il me suffit d'avoir votre consentement.
Votre amitié surtout. (*Lui prenant la main.*)

SCÈNE VIII.

GERCOUR, MARTON.

GERCOUR.

Ce jeune homme est charmant.
(Il appelle.)
Marton... Débarrassé de l'un et l'autre frère,
Je peux faire paraître, en sûreté, j'espère...
(Marton paraît.)
Va mettre en liberté notre cher prisonnier...

MARTON.

Qui depuis plus d'une heure a bien dû s'ennuyer.
(Elle sort.)

GERCOUR *seul.*

C'est lui qui l'a voulu. Ma femme, ni Julie,
Ne le connaissent pas, ne l'ont vu de leur vie;
C'était donc pour Florville et Valsain ses neveux.
Quand il partit pour l'Inde, ils étaient tous les deux
Si jeunes! Moi je crois tout à fait impossible,
Qu'après plus de quinze ans...

SCENE IX.

MARTON, SUDMER, GERCOUR.

SUDMER.

Ah! vous êtes visible
Enfin?

GERCOUR.

Vous craignez tant, vous, d'être reconnu
Par des gens qui jamais ne vous ont aperçu.

SUDMER.

Mais Florville et Valsain, quand je quittai la France...

GERCOUR.

Étaient encore enfans. Le plus âgé, je pense,
Avait huit ans.

SUDMER.

Eh bien, l'un d'eux est, m'a-t-on dit,
Un libertin, sans mœurs, sans argent, sans crédit.

GERCOUR.

Hélas? mon cher ami, je n'y saurais que faire:
Florville est ruiné; mais Valsain, au contraire...

SUDMER.

Florville est ruiné ? ce n'est pas un grand mal.
Je le crois même un bien.

GERCOUR.

Il est original.
Quoi ! mais vous plaisantez ?

SUDMER.

Non, d'honneur. La jeunesse
A besoin de leçons. La meilleure sagesse
Est celle qui succède à la folie.

GERCOUR.

Allons,
Messieurs les jeunes gens, écoutez ces leçons;
Vous n'aurez pas de peine à les suivre, j'espère.

SUDMER.

Vous vous souvenez bien de feu mon pauvre frère;
Tu t'en souviens, Marton, il était bon, humain,
Sensible, vertueux.

MARTON.

Oui, rien n'est plus certain.

SUDMER.

Florville tient de lui. La jeunesse bouillante
Doit jeter à vingt ans le feu qui la tourmente;
A vingt-cinq, plus ou moins, arrive la raison;
Et la sagesse enfin, dans l'arrière-saison.
Cette progression est bien dans la nature,
Vous l'avoûrez.

GERCOUR.

Le reste est facile à conclure.
Ainsi donc, vous pensez qu'on ne peut en effet,
A son âge...

SUDMER.

Oui, mon cher, être un homme parfait.
Je redoute, je fuis qui cherche à le paraître,
Et je soutiens qu'il est impossible de l'être.

GERCOUR.

Quoi! sans exception?

SUDMER.

Oui.

GERCOUR.

C'est-à-dire peu.
J'en connais une, moi.

SUDMER.

Qui?

GERCOUR.

Votre autre neveu.

SUDMER.

Ce jeune homme charmant, qui parle avec emphase,
Et de grands sentimens embellit chaque phrase?

GERCOUR.

Tous les jours, par sa force et par sa profondeur
Il m'étonne.

SUDMER.

Et moi donc, il m'effraie, en honneur.

GERCOUR.

Il est inconcevable en effet qu'à son âge
Valsain soit si prudent, si vertueux, si sage...

MARTON, *à part.*

Si perfide, si faux.

GERCOUR.

Que dis-tu?

MARTON.

Je craindrais
De vous fâcher, monsieur; prudemment je me tais.

GERCOUR.

On sait le bien qu'il fait.

MARTON.

Oui, paroles, promesses,
Rien ne lui coûte. Mais voit-on de ses espèces?
Il serait ruiné, c'est moi qui vous le dis,
S'il donnait la moitié de ce qu'il a promis.

SUDMER.

(A Gercour.)
Eh! sans doute. En effet, avez-vous quelque preuve?...

GERCOUR.

Je n'en ai pas besoin.

SUDMER, *souriant.*

La repartie est neuve.

GERCOUR.

Vous riez; mais vous-même entendrez aujourd'hui
Comme chacun l'admire et parle bien de lui.

SUDMER.

(Gercour se met à son tour à rire.)

On l'admire! tant pis. Oui, vous avez beau rire,
Je n'aime point ces gens que tout le monde admire,
Dont l'engoûment public fait souvent tout le prix.
Franchement dites-moi, comment a-t-il acquis
Le droit d'être admiré, chéri de tout le monde?
Il faut qu'il en ait fait une étude profonde;
Toutes sortes de gens sont donc par lui prisés,
Des sots et des méchans les vices encensés.
Tenez, mon cher Gercour, mon ame est alarmée
De ses beaux sentimens et de sa renommée.
Dans la seule vertu trouvant assez d'appas,
Le sage la pratique et ne l'affiche pas.
Jamais d'un noble cœur la dignité sévère
N'a fléchi bassement...

GERCOUR.

J'aime votre colère.
Quoi donc! en voulez-vous à ce pauvre Valsain,
Parce qu'il est aimé de tout le genre humain?

MARTON.

De tout, c'est un peu fort.

GERCOUR, *à Marton.*

Tais-toi.

MARTON.

Défunt mon maître
Était homme de sens, et devait s'y connaître.
Quand j'entends, disait-il, dans la société,
Quelqu'un vantant trop haut sa rare probité,

De cet homme de bien redoutant les approches,
Je mets tout aussitôt mes deux mains sur mes poches.

SUDMER.

Vous voyez que Marton pense assez comme moi.

GERCOUR.

Vous êtes prévenu, voilà ce que je voi.

SUDMER.

Point du tout, mais je suis d'une franchise rare.

GERCOUR.

Valsain n'est pas joueur.

SUDMER.

Il est peut-être avare.

GERCOUR.

Il ne boit que de l'eau.

SUDMER.

Tant pis, en vérité.
Les gens faux sont amis de la sobriété.

GERCOUR.

Il fuit les femmes.

SUDMER.

Bon.

GERCOUR.

Oui, ma femme elle-même.

SUDMER.

Votre femme!...

GERCOUR.

Est comprise aussi dans l'anathème.
Si par fois de la voir il s'impose la loi,
C'est pure complaisance, en vérité pour moi.

SUDMER.

J'en suis fâché pour vous... Et le pauvre Florville...

GERCOUR.

D'excuser celui-là je ne crois pas facile ;
Et Marton elle-même...

MARTON.

Avec vous je convien
Que c'est un libertin.

GERCOUR.

Que tu le connais bien!

MARTON.

Mais dans le fond, monsieur, il n'est pas si coupable.

GERCOUR, *ironiquement.*

Oh ! non, c'est un garçon tout à fait estimable.

MARTON.

Il connaît tout le prix d'une bonne action.
J'en sais de lui qu'il cache avec précaution.

GERCOUR.

Oui, persuade-nous que Florville est un sage.

MARTON.

Eh ! mais, tel autre en joue ici le personnage...

GERCOUR, *ironiquement.*

Il n'a pas de défauts.

MARTON.

Qu'un seul, en vérité,
Si c'en est un pourtant qu'un excès de bonté :
C'est de n'avoir jamais su refuser personne.
Monsieur, ce qu'il emprunte, aussitôt il le donne.

SUDMER.

Eh bien ! vous l'entendez, mon très cher.

GERCOUR.

En deux mots,
Moi, je vais vous le peindre. Il a tous les défauts ;
Il n'aime que le jeu, les femmes et la table.

SUDMER.

Oui ; mais par dessus tout, certain objet aimable,
Qu'on appelle Julie, et que vous connaissez ;
N'a-t-elle pas sur lui des droits plus prononcés ?

GERCOUR.

Oh ! oui, je sais fort bien qu'il la trouve adorable ;
Qu'il veut l'épouser ; mais... je suis inexorable ;
Je la donne à Valsain.

SUDMER.

Elle y consent ?

GERCOUR.

Non pas.

SUDMER.

Et vous la contraindrez ?

GERCOUR.

Mais, c'est bien là le cas.
Julie épouserait un libertin semblable ?

SUDMER.

Si d'aucune action basse ni méprisable,
On ne peut l'accuser, ma foi, je l'avoûrai,
Je sens que de bon cœur je lui pardonnerai.

GERCOUR.

Mais son frère...

SUDMER.

Son frère ! il est beaucoup trop sage.
Je hais les précepteurs, surtout ceux de son âge ;
Mais je suis à l'erreur, comme un autre, sujet.
Gercour, je tiens toujours à mon premier projet.
Éprouvons-les tous deux. Je n'ai point de système ;
Cependant permettez que jugeant par moi-même...

GERCOUR.

C'est fort juste.

SUDMER.

En ce cas, ayez bien soin tous deux
De cacher mon retour à messieurs mes neveux.
N'allez pas à Valsain...

GERCOUR.

Je puis tout vous promettre.
Sans craindre de lui nuire ou de le compromettre.

Toi, ne vas pas, Marton, révéler nos secrets
A ton ami Florville.

MARTON.

Allez, dormez en paix.
J'ai remporté sur moi, monsieur, une victoire,
A couvrir à jamais tout mon sexe de gloire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, GERCOUR.

GERCOUR.

Tu dis qu'il va descendre ?

MARTON.

Oui, monsieur, à l'instant.
Il lisait un gros livre.

GERCOUR.

Et notre oncle ?

MARTON.

Il m'attend,
Pour répéter ensemble un petit bout de rôle
Relatif à l'objet...

GERCOUR.

Sudmer est vraiment drôle.
Comme il sera, Marton, ce soir, humilié
Du doute injurieux... c'est à faire pitié !
L'éprouver... éprouver Valsain, la vertu même !
Qu'il éprouve, s'il veut, ce Florville qu'il aime,
Et qui, si je t'en crois, n'a pas un seul défaut.

MARTON.

J'entends monsieur Valsain, je retourne là haut.

SCÈNE II.

VALSAIN, *réfléchissant sur ce qu'il vient de lire, entre sans voir Gercour.* GERCOUR.

GERCOUR.

Toujours à méditer !

VALSAIN.

J'en ai pris l'habitude.

GERCOUR.

A vos livres savaus, aux beaux arts, à l'étude,
Faudra-t-il donc toujours aller vous arracher ?

VALSAIN.

Les livres sont plus sûrs que les hommes, mon cher.

GERCOUR.

Ah ! je les connais bien ; mais, mon ami, les femmes...

VALSAIN.

On les aime toujours malgré les épigrammes.

GERCOUR.

Mais je suis tourmenté par la mienne, et je crains...
Qu'un jour... mon cher ami, sauvez-moi des chagrins ;
Daignez la voir. Il faut qu'uu conseil charitable...

VALSAIN.

Je vous l'ai déjà dit. Elle est jolie, aimable,
Mais je ne la vois point ou fort peu : la beauté
A pour moi peu d'attraits, sans la moralité.

GERCOUR.

Mais vous la rencontrez quelquefois chez Mélise ?

VALSAIN, *avec indifférence.*

Quelquefois. Voulez-vous, mon cher, que je vous dise?
Je finirai, je crois, par n'y plus retourner.

GERCOUR.

Pourquoi donc? Il vaut mieux...

VALSAIN.

Je me tue à donner
Des conseils : des plaisirs on m'impute la haine;
Je perds à les prêcher et mon temps et ma peine.
Je vais en général dans le monde fort peu;
Je hais la médisance, et n'aime pas le jeu.
Ma jouissance à moi paraît triste, bornée;
Mais je suis, j'en conviens, content de ma journée,
Quand j'ai pu conquérir une ame aux bonnes mœurs.
Qu'importent après tout les discours des railleurs?
Le bonheur véritable est dans le fond de l'ame.

GERCOUR.

C'est ce que je voudrais que sentît bien ma femme.
Elle en est encor loin, Valsain, mais voyez-la;
Par vos sages conseils elle se guidera.

VALSAIN.

Eh bien! je la verrai; mais je vous le confesse,
Cela me coûte un peu.

GERCOUR.

L'amitié vous en presse.

VALSAIN.

Allons, je la verrai, vous dis-je.

GERCOUR.

En ce moment,
Vous la rencontrerez chez elle assurément;
Disant, pour s'amuser, cent mille calomnies
De son prochain, avec quelques bonnes amies,
Dont elle aura grand soin d'en dire tout autant
Avec d'autres, ce soir, ou même en les quittant.

VALSAIN.

Avec elle, en ce cas, je serai fort sévère,
Car, je vous en préviens, dussé-je lui déplaire,
La franchise est, Gercour, ma première vertu.

GERCOUR.

Vous ne lui direz pas qu'ici vous m'avez vu.

VALSAIN.

Je m'en garderai bien; fiez-vous à mon zèle.

GERCOUR.

Je sors. Non. Demeurez.

VALSAIN.

Je vais entrer chez elle.

SCÈNE III.

VALSAIN *seul.*

Ah! madame Gercour, faut-il absolument
Au lieu de votre ami devenir votre amant?
Et, bien que vous n'ayez aucuns droits sur mon ame,
Faut-il brûler pour vous d'une éternelle flamme?

S'il ne faut que cela... Mais est-ce un bon moyen
Pour obtenir Julie ? et ne sais-je pas bien
Qu'une femme jamais ne servit sa rivale ?
(Après une profonde réflexion.)
Mais on peut l'y forcer, sous peine de scandale.
Entrons.

SCÈNE IV.

JULIE, *traversant le théâtre, est arrêtée par Valsain.* VALSAIN.

VALSAIN.

Belle Julie, arrêtez un moment.
Au nom de la vertu qui vous sert d'ornement,
J'oserai dire, au nom d'un sentiment plus tendre ;
Ah ! daignez m'écouter !

JULIE

Valsain, je viens d'entendre
Ce que la calomnie a de plus odieux...

VALSAIN *l'interrompant vivement et d'un ton peiné.*

Et l'immoralité, de plus pernicieux.
Vous sortez, je le vois, de chez votre tutrice.

JULIE

Faut-il en l'avouant, hélas ! que j'en rougisse !
Elle est à sa toilette : un cercle fort bruyant
L'environne.

VALSAIN.

D'abord, rien n'est moins bienséant.

Hélas ! elle a perdu par son extravagance
La première vertu des femmes, la décence.
Vous avez dû voir là...

JULIE.

Mélise, Arsinoé...

VALSAIN.

Célimène, sans doute, et la jeune Chloé.

JULIE.

Justement.

VALSAIN.

Je connais leur sotte impertinence.

JULIE.

Leur langue, intarissable en traits de médisance,
Se moque d'un époux de sa femme amoureux,
Prétend qu'en mariage on ne peut être heureux,
Et débite en riant cent sottises pareilles,
Qu'on pouvait épargner du moins à mes oreilles.

VALSAIN.

D'un cœur chaste, grand Dieu ! souiller la pureté !...
C'est un crime exécrable, une immoralité.
Par le vice infecter le printemps de votre âge,
C'est faire à la vertu le plus sanglant outrage;
Cependant on en rit dans la société.
(Avec intention et douceur.)
Heureux pour vous l'instant par moi tant souhaité,
Où, serrant les liens d'un hymen convenable,
Vous ferez le bonheur d'un mortel estimable

Dont les vertus, les mœurs, l'esprit liant et doux
S'imposeront la loi d'écarter loin de vous
Ce qui pourrait troubler, par un souffle coupable,
L'innocence et la paix de votre ame adorable.

JULIE, *à part.*

Florville! ah! malheureux, que ne puis-je à ces traits...
(Haut.)
Dans le monde, Valsain, il est peu de portraits
Ressemblans à celui que vous venez de peindre.

VALSAIN.

N'en fût-il qu'un, Julie...

JULIE.

Et ne sait-on pas feindre?

VALSAIN.

On peut feindre un moment, une heure, un jour entier,
Mais je ne vois rien là qui vous puisse effrayer.
(Avec intention, désignant Florville par les quatre vers suivans:)
Qu'un jeune libertin, chargé d'énormes dettes,
Ne pouvant les payer après les avoir faites,
Pour un objet divin feigne beaucoup d'amour,
Et fasse à sa fortune assidûment la cour,
On conçoit bien qu'il puisse un instant se contraindre;
Mais le moment d'après il cesse d'être à craindre.
Il retombe bientôt par ses mauvais penchans
Dans la carrière ouverte à ses déportemens;
Il fuit, dans son humeur inquiète et légère,

La bonne compagnie à son goût étrangère :
D'autant plus malheureux, qu'après avoir connu
Le bonheur que l'on goûte au sein de la vertu,
Il prouve qu'à jamais...

JULIE.

Vous êtes bien sévère.

VALSAIN *vivement.*

C'est que la vertu seule a le droit de me plaire;
Que la moralité fait tout.

JULIE, *à part.*

Il a raison...
Malheureuse !

VALSAIN.

Courage. Elle s'émeut.

JULIE, *voulant se retirer.*

Pardon.

VALSAIN, *la retenant et du ton le plus persuasif.*

Un hymen vertueux peut seul charmer la vie;
Vous ne répondez pas... adorable Julie...
Vous m'avez entendu... Je tombe à vos genoux.
Ciel ! madame Gercour !

JULIE, *en fuyant.*

O Dieu ! relevez-vous.

SCÈNE V.

Mme. GERCOUR, VALSAIN.

Mme. GERCOUR, *s'arrêtant au milieu du théâtre.* *(Légèrement.)*

Il faut en convenir, l'attitude est étrange,
Je ne m'attendais pas...

VALSAIN, *à part.*

Donnons ici le change.

Mme. GERCOUR.

Vous aimez donc Julie? on m'en avait parlé.

VALSAIN.

Vous ne le croyez pas?

Mme. GERCOUR.

Vous paraissez troublé,
Cependant...

VALSAIN.

Moi! troublé?

Mme. GERCOUR.

De plus, cette attitude
Où je viens de vous voir, l'extrême solitude
Où vous étiez tous deux, sa fuite de chez moi...

VALSAIN.

Vous m'en remercîrez quand vous saurez pourquoi.

Mme. GERCOUR.

Comment! d'aimer Julie, une petite sotte...

VALSAIN.

Elle joue à ravir le rôle d'idiote;
Mais elle ne l'est pas, c'est moi qui vous le dis :
C'est un petit serpent, je vous en avertis.
Vous saurez entre nous qu'elle adore mon frère.

Mme. GERCOUR.

Je sais qu'il l'aime, lui.

VALSAIN.

Comme il ne la voit guère,
Ce qui tout simplement prouve peu de retour,
Elle a pu soupçonner qu'il vous faisait la cour,
Et que ce seul motif...

Mme. GERCOUR.

Quoi ! cette calomnie...

VALSAIN *vivement.*

Et dans son désespoir, l'innocente Julie,
Menaçait de s'en plaindre.

Mme. GERCOUR.

Ah ! quelle indignité !

VALSAIN.

Je vous vois compromise. Agité, tourmenté...
Je ne vois plus que vous... je la presse... conjure...
Je tombe à ses genoux, pour que cette imposture,
Qu'elle eût à votre époux débitée aujourd'hui,
Ne trouble le repos ni de vous, ni de lui.
Mais dites-moi, comment, en connaissant mon ame,
Avez-vous pu penser que je l'aimais, madame ?

Mme. GERCOUR.

Elle est riche, jolie.

VALSAIN.

On le dit, je le crois ;
Mais cela suffit-il pour diriger un choix ?

Mme. GERCOUR.

Non ; mais...

VALSAIN, *appuyant.*

La calomnie est une rude épreuve.
Je peux vous en donner encore une autre preuve.
Votre mari, madame, a confiance en moi,
Entière confiance ; il me la doit, je croi.
Son âge, ses bienfaits, son amitié sincère,
Lui donnent sur mon cœur tous les titres d'un père.
Cependant, je vous vois rarement ; et pourquoi ?
(Suspendant un peu son débit.)
C'est qu'il m'est revenu... qu'on me soupçonnait, moi...
Moi, l'ami de Gercour... j'ose dire le vôtre,
D'être l'amant de l'une, et... coupable envers l'autre...
Vous dirai-je combien de discours controuvés...

Mme. GERCOUR.

Mais, ces bruits jusqu'à moi ne sont pas arrivés.

VALSAIN.

J'ai cessé de vous voir, ils sont tombés d'eux-mêmes ;
Mais j'ai pensé souvent à quels chagrins extrêmes
Vous aurait exposée un bruit injurieux,
Si je n'eusse, sur vous n'osant lever les yeux,

Renoncé quelque temps à vous voir dans le monde.
Des hommes je connais la malice profonde:
Mais encor leur faut-il des motifs apparens
Pour leur donner le droit d'être à leur gré méchans.
Florville entre chez vous, et sur le champ Florville
Passe pour votre amant. Il serait inutile
De vouloir faire entendre aux calomniateurs,
Qu'un jeune écervelé sans conduite et sans mœurs,
Ne peut en aucun cas à votre confiance
Avoir le moindre droit.

Mme. GERCOUR.

Sans blesser la décence,
Ne puis-je voir personne?

VALSAIN, *avec profondeur et amabilité.*

... Il vous faut un ami
Sage, et dans la vertu dès long-temps affermi,
Dont la moralité soit connue, assurée,
Pour qui vous ne cessiez jamais d'être sacrée.

Mme. GERCOUR.

Ah! vous avez raison.

VALSAIN, *toujours du ton le plus aimable.*

Voilà le vrai bonheur;
Mais il n'existe pas avec le déshonneur.
Il faut donc nous soustraire aux propos de l'envie,
Aux rapports indiscrets qui tourmentent la vie.
Vous ne pouvez douter à quel point votre honneur
M'est cher, m'est précieux: vous savez que mon cœur

Aime encor la vertu plus que ma tendre amie.

(Il lui prend la main.)

Évitons, croyez-moi, les regards de Julie.
Vous savez ce que peut un cœur jaloux, méchant...
Pour moi, je la fuirai... Que mon appartement...

(Il s'aperçoit que ce mot blesse.)

(Adoucissant sa voix.)

Que ma bibliothèque...

Mme. GERCOUR.

O ciel ! qu'osez-vous dire ?

VALSAIN *vivement et s'échauffant encore par degrés.*

Mais si vous y venez, c'est pour causer et lire.
On ne peut pas chez vous cultiver l'amitié,
Sans courir le danger d'être calomnié.
Chez moi, nous échappons aux langues médisantes ;
Tranquilles, nous ferons des lectures charmantes.
Vous n'avez jamais lu Socrate, ni Platon,
La Bruyère, Rousseau, Montaigne, ni Charron :
Vous croyez, j'en suis sûr, leur morale bien triste ;
A votre âge on frémit au nom de moraliste.
Quelle erreur est la vôtre ? Ah ! pour notre bonheur,
Ce sont des amis vrais qui nous parlent du cœur ;
Et puis je sais combien votre ame est charitable :
J'attends chez moi, ce soir, un vieillard respectable,
Bien malheureux, bien fait pour vous toucher, je croi.
D'une bonne action je voudrais avec moi
Vous faire partager...

SCÈNE VI.

Mme. GERCOUR, UN LAQUAIS, VALSAIN.

LE LAQUAIS, *remettant une lettre.*

De madame Mélise.

VALSAIN, *à part.*

Que je hais les fâcheux !

Mme. GERCOUR.

Permettez que je lise.

LE LAQUAIS.

On attend la réponse.

VALSAIN *vivement.*

Attendez un moment.

Mme. GERCOUR.

Non, non, je vais rentrer dans mon appartement.
Cette lettre demande une réponse prompte.
Vous verra-t-on ce soir chez Mélise?

VALSAIN.

J'y compte.

(*A mi-voix.*)

Nous y reparlerons de la bonne action...

SCÈNE VII.

VALSAIN *seul.*

Remettons à ce soir la déclaration.
Tout va bien : cependant, à mes projets contraire,
Notre chère Marton favorise mon frère.

Pourquoi ? Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû.
D'un jour à l'autre ici mon oncle est attendu ;
Il la connaît du temps qu'elle était chez mon père...
Enfin elle pourrait m'être un jour nécessaire.
Bon, la voici.

SCENE VIII.

VALSAIN, MARTON.

VALSAIN *à Marton, qui entre et qui va pour sortir.*

Marton... (*à part*) Faisons-lui notre cour.

MARTON.

Je venais pour parler à votre ami Gercour.
Je croyais le trouver ici.

VALSAIN.

Depuis une heure
Au moins, il est sorti.

MARTON.

Je reviendrai.

VALSAIN *la retenant.*

Demeure.

MARTON, *voulant toujours sortir.*

Mais mon maître, monsieur.

VALSAIN, *la retenant.*

Il fait grand cas de toi.

MARTON.

Il faut que je lui parle.

VALSAIN.

Il me l'a dit à moi.

MARTON.

Mais...

VALSAIN.

« Je suis son ami beaucoup plus que son maître. »

MARTON.

A ses bontés, monsieur, je dois le reconnaître.

VALSAIN.

De toi, chère Marton, j'en pense tout autant.
« C'est un rare trésor. »

MARTON.

Mon cœur reconnaissant...

VALSAIN.

Reconnaissant ! Marton, c'est à moi seul de l'être.
Je n'oublîrai jamais...

MARTON.

Quoi ?

VALSAIN *avec attendrissement.*

Que tu m'as vu naître.
Que ta vive amitié, veillant à nos besoins,
De mon frère et de moi prit les plus tendres soins;
Car c'est m'aimer deux fois que de chérir mon frère.
Je crois en toi, Marton, voir revivre ma mère.

MARTON.

En moi, monsieur.

VALSAIN.

En toi.

MARTON.

Vous oubliez...

VALSAIN.

Comment ?

La honte est de rougir d'un noble sentiment.
Pour toi, chère Marton, crois que je peux tout faire.

MARTON.

Monsieur, faites plutôt pour monsieur votre frère
Un effort généreux dont il a grand besoin.
Il est dans l'embarras.

VALSAIN.

T'a-t-il donné le soin
De venir me parler ?

MARTON.

Non, monsieur, mais je l'aime.

VALSAIN.

Mais tu t'aimes aussi. Que ne vient-il lui-même ?
Ce que j'ai déjà fait en mille occasions...
Je ne me vante pas des bonnes actions...

MARTON, *à part.*

(Haut.)

Comme il ment, l'hypocrite ! Il est honteux, peut-être.

VALSAIN.

Il a tort, en tout cas, il devrait me connaître ;
Ne suis-je pas son frère ?...

MARTON.

Il est vrai.

VALSAIN.

Son ami ?

MARTON.

C'est que...

VALSAIN.

L'ai-je jamais satisfait à demi ?

MARTON.

Ses créanciers...

VALSAIN.

Eh bien ?

MARTON.

Sont si nombreux.

VALSAIN.

Encore
A combien peut monter la somme ?

MARTON.

Je l'ignore.

VALSAIN.

Mais enfin à peu près ? Si ce qu'il peut devoir
N'excédait pas, Marton, mon médiocre avoir...

MARTON.

Eh bien ?...

VALSAIN.

Sans hésiter, je te dirais, envoie
Ses créanciers chez moi : ce serait avec joie.

MARTON.

Monsieur, est-il possible ?

VALSAIN.

Assurément, Marton.

MARTON.

Se pourrait-il vraiment qu'il eût le cœur si bon ?

VALSAIN, *d'un ton pénétré.*

... Florville n'aura pas, Marton, l'ame assez dure
Pour rompre des liens formés par la nature.

MARTON.

(A part.) *(Haut.)*
Il m'étonne, d'honneur. Monsieur, en vérité...
(A part, en s'en allant.)
Oh! je vais éprouver sa générosité.

SCÈNE IX.

VALSAIN *seul.*

Je la tiens. Si pourtant... Oh! rien n'est moins probable,
Puis, mon frère n'est pas assez déraisonnable...

SCÈNE X.

FLORVILLE, VALSAIN.

FLORVILLE *se frottant les mains.*

Mon frère, voulez-vous me prêter de l'argent?

VALSAIN.

Vous me prenez, mon frère, en un mauvais moment.
D'honneur, je n'en ai pas.

FLORVILLE.

Ce contre-temps m'afflige.
Vous n'avez point d'argent?

VALSAIN.

Je n'en ai pas, vous dis-je.

FLORVILLE.

Eh ! qu'en faites-vous donc ? Vous ne dépensez rien ;
Accumuleriez-vous ? Ce ne serait pas bien.

VALSAIN.

Ah ! je vous reconnais, voilà de votre style.

FLORVILLE.

Tous les jours vous dînez et vous soupez en ville ;
Tous les matins chez vous vous demeurez planté,
Vous passez tous les soirs dans la société ;
Vous n'êtes pas joueur : une femme jolie
N'a jamais égaré votre philosophie.
Partant point de dépense.

VALSAIN.

Ah ! que vous êtes fin !
Parce que je ne suis joueur, ni libertin,
J'accumule mon bien et n'en fais pas usage,
Vous allez voir que c'est un défaut d'être sage.

FLORVILLE.

En tout cas ce n'est pas le mien. Cela viendra,
La jeunesse se passe, il faut arriver là.
Cependant je me trouve en une gêne horrible ;
Ma situation doit vous rendre sensible.
Je suis, je vous assure, en un besoin pressant.

VALSAIN.

Et combien vous faut-il ?

FLORVILLE.

Mille écus sur le champ.

VALSAIN.

De les garder jamais je n'aurais le courage.
J'en ai bien quelques-uns encor, que je ménage
Pour de pauvres vieillards, de malheureux enfans,
Dont les besoins cruels, sans cesse renaissans,
M'épuisent tout à fait.

FLORVILLE.

Notre oncle du Bengale...

VALSAIN.

Voilà six mois...

FLORVILLE.

De lui, depuis cet intervalle,
Le mois passé, je crois, nous reçûmes encor
Une somme assez forte en belles pièces d'or.

VALSAIN.

Et qu'en avez-vous fait, vous?

FLORVILLE.

J'ai payé mes dettes.

VALSAIN.

Vous ne devez donc plus?

FLORVILLE.

Je dois moins.

VALSAIN.

Satisfaites
Ma juste inquiétude, et dites-moi...

FLORVILLE.

Valsain,
Je ne demande pas des avis.

VALSAIN.

Mon dessein...

FLORVILLE.

Peut-être ai-je besoin que l'amitié m'en donne,
Mais ils sont maintenant déplacés.

VALSAIN.

Je m'étonne
Du ton que vous prenez.

FLORVILLE.

Je vous promets d'honneur...

VALSAIN.

Il faut que je vous parle ici du fond du cœur;
Florville, j'ai pour vous l'amitié la plus pure.
Eh! qui peut être sourd au cri de la nature!
Mais quand le temps viendra de me payer... Alors,
Vous voudrez des délais; je ferai mes efforts
Pour vous en accorder; et je prévois qu'ensuite
Il faudra nous brouiller.

FLORVILLE.

Brouillons-nous tout de suite,
N'est-il pas vrai? L'argent du moins vous restera.

VALSAIN.

Mais non, Florville, non, je ne dis pas cela.
Vous ne voulez pas voir l'usage charitable
Que je fais de mon bien. Il est inconcevable...

FLORVILLE.

Il est vrai: je ne suis qu'un frère. Adieu, Valsain.
Quoique ce procédé ne soit pas trop humain,

Si jamais la fortune, à mes yeux méprisable,
Sur moi daigne jeter un regard favorable,
Dût-elle vous traiter un jour en ennemi,
Vous n'aurez rien perdu. Florville est votre ami.
(Gaiment en s'en allant.)
Encor, s'il me restait quelques effets à vendre !
Allons, mes créanciers, il faudra bien attendre.

SCÈNE XI.

VALSAIN *seul.*

Il a le cœur trop bon, je le plains, mais ne puis
Ni ne dois sagement me ruiner pour lui.
Cependant, sa détresse est cruelle, à l'entendre.
Mais avec le secours de mon cher Alexandre,
Il pourra s'en tirer encore cette fois.
J'aime cet Alexandre. Écrivons-lui. Je dois
Lui parler avant tout. D'ailleurs j'ai pour moi-même
A lui dire deux mots d'une importance extrême.

SCÈNE XII.

VALSAIN, MARTON. *(Elle vient voir s'il n'y a personne.)*

VALSAIN.

Que veut Marton ?... Eh quoi ! ma chère, tu parais
Inquiète ?...

MARTON *surprise.*

Monsieur....

VALSAIN.

Est-ce que tu cherchais
Quelqu'un ici ?

MARTON *embarrassée.*

Monsieur, point du tout, c'est un livre...
Pardon.

VALSAIN, *en sortant lui faisant un signe et un sourire d'amitié.*

Non... je sortais.

MARTON, *à part.*

... Et nous allons te suivre.

VALSAIN, *revenant.*

Heim ! que dis-tu, Marton ?

MARTON, *continuant à chercher.*

Rien, monsieur. J'espérais
Trouver ici...

VALSAIN, *d'un ton affectueux.*

Florville a mis ses intérêts
En de fort bonnes mains. Il me quitte; ma chère,
Avant peu, grâce à toi, je le tire d'affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

SUDMER, MARTON *retournant à la coulisse et appelant Sudmer.*

MARTON.

Il remonte chez lui. Si tout de suite...

SUDMER.

Non.

Il faut me préparer. Il n'est pas temps, Marton,
Chez ton ami Florville il faut d'abord nous rendre.
Puisque je sais par cœur mon rôle d'Alexandre,
Allons le débiter. J'ai hâte d'en finir.
Faire un rôle de juif!

MARTON.

On n'en doit plus rougir.

SUDMER.

Florville, m'as-tu dit...

MARTON.

Ne peut pas le connaître,
J'en suis très assurée; et puis ce juif, peut-être,
Est un fort bon chrétien. N'en soyez pas surpris,
On dit qu'il en est même une foule à Paris,
Qui, sans croire manquer à la délicatesse,
Prêtent à cinq... par mois, et qui vont à la messe.

SUDMER.

Mais c'est à cinq par an que tu veux dire?

MARTON.

Non.
Par mois, sur gage encor.

SUDMER, *levant les épaules.*

Quel siècle! Eh! mais, Marton,
Je ne suis pas vêtu comme un prêteur sur gages.

MARTON.

Ah! fort bien. Ils ont tous les plus beaux équipages.

Vous arrivez de loin, il faut en convenir.
Oh ! comme nous allons ce soir nous divertir !

SUDMER *froidement.*

Peut-être. Mais allons de ce pas chez Florville.

MARTON.

Nous y serons bientôt. L'accès en est facile ;
Et comme il n'a plus rien dans son appartement,
Nous trouverons la porte ouverte assurément.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène représente l'appartement de Florville, aussi dénué que celui de Béverley, avec de vieux tableaux.

SCÈNE PREMIERE.

SUDMER, MARTON.

SUDMER.

FLORVILLE va venir?

MARTON.

A l'instant. La partie
Était au dernier coup, lorsque je suis sortie.

SUDMER, *regardant autour de lui et voyant la chambre presque nue.*

Ma foi, rien n'est plus vrai, vous aviez tous raison.
(Marton rit.)
Marton, il n'a donc plus de domestique?

MARTON.

Non.
C'est moi qui de sa chambre ai la surintendance.

SUDMER, *regardant l'appartement.*

Mais, tu n'as pas grand mal, si j'en crois l'apparence.

MARTON.

Il n'a plus d'autre appui dans toute la maison
Que sa chère Julie et sa pauvre Marton ;
Mais il retrouvera dans son oncle, j'espère,
Un appui plus solide encore, un second père.

SUDMER.

Va, retourne, Marton, dis lui que je l'attends...

MARTON.

J'y vais.

SUDMER.

Que mes momens sont précieux.

MARTON *sortant.*

J'entends.
Peut-être qu'aujourd'hui, monsieur, la chance est bonne.

SCÈNE II.

SUDMER *seul.*

Tout est ouvert ici, ce désordre m'étonne,
Et je ne croyais pas qu'il fût à ce degré...
(Regardant autour de lui.)
L'appartement n'est pas richement décoré.
Deux chaises, un fauteuil ; pas même de tenture,
Une vieille commode, encore sans serrure.
Des tableaux... Quels tableaux ! Un vieux miroir. Parbleu !
Mes gens sont encor mieux meublés que mon neveu.
Le faste, je le vois, n'est pas son plus grand vice.
Je l'excuse à présent, et je lui rends justice ;

Il peut laisser sa porte ouverte à tous venans,
De semblables trésors ne tentent pas les gens.
Il est en sûreté... Ces peintures, peut-être
Que je dédaigne tant, sont de quelque grand maître?
Les cadres tous noircis pouvaient être fort beaux;
Mais ils n'annoncent pas des chefs-d'œuvre nouveaux.
.... Eh! palsambleu ce sont des portraits de famille:
Je reconnais mon père, et mon oncle et sa fille...
Je ne m'étonne plus.... Oh! je vois à présent;
Sur de pareils effets on trouve peu d'argent.
Autrement mon neveu s'en fût défait sans doute.
Mais quel autre portrait?.. Ma foi l'on n'y voit goutte,
Je crois... en vérité, reconnaître le mien.
Oui, morbleu! c'est bien moi; je me reconnais bien.
Mais, si le drôle allait, trouvant ma ressemblance...
Bon, il était si jeune! Et mon âge, et l'absence
Depuis près de vingt ans...

SCÈNE III.

SUDMER, MARTON.

MARTON.

Monsieur, votre neveu
Va venir dans l'instant.

SUDMER.

Bien sûrement?

MARTON.

Au jeu

Il a, dit-on, passé toute la nuit dernière.

SUDMER.

C'est vivre plus qu'un autre et doubler sa carrière.
Comment donc, ce jeune homme est avare du temps?
Il a grande raison, vivent les gens prudens!
Enfin, il va venir.

MARTON.

Dans la douce espérance
De vous donner des droits à sa reconnaissance.

SUDMER.

Il peut bien y compter.

MARTON.

Je l'entends.

SCÈNE IV.

SUDMER, FLORVILLE, MARTON.

FLORVILLE *à la coulisse.*

Point d'humeur.
(A Sudmer.)
Je vous rejoins bientôt. Monsieur, de tout mon cœur.
Vous m'avez attendu, pardonnez-moi, de grâce.
Marton, approche-nous des sièges... Prenez place.
Marton, quel est monsieur?

SUDMER.

Votre humble serviteur.
D'être connu de vous je n'ai pas le bonheur.

FLORVILLE.

Nous ne tarderons pas, je crois, à nous entendre.
Vous me convenez fort.

MARTON.

C'est monsieur Alexandre.

FLORVILLE.

Ah! c'est vous!

SUDMER.

Comment donc?

FLORVILLE.

Je vous connais fort bien.
Vous m'avez acheté, vendu, prêté.

SUDMER

Moi, rien.
Où nous sommes-nous vus?

FLORVILLE.

Nulle part, ce me semble.
Mais puisque le hasard en ce lieu nous rassemble,
J'ai vraiment à vous voir un sensible plaisir.
De traiter avec vous j'ai le plus grand désir.
Je ne vous promets pas de grands gains usuraires;
Je suis, pour le moment, fort mal dans mes affaires,
Mais j'ai de bons amis qui n'ont pas tout mangé.
Comptez sur moi près d'eux.

SUDMER.

Je vous suis obligé.

(Sudmer et Florville s'asseient.)

FLORVILLE.

Voici le fait. Je suis un jeune fou.

MARTON *à Florville.*

Sans doute,
Vous voulez plaisanter ?

FLORVILLE *à Marton.*

à Sudmer. Tais-toi ; sors ou m'écoute.
Je suis donc, vous disais-je, un jeune extravagant,
Qui veut, à quelque prix que ce soit, de l'argent.
Vous me paraissez, vous, un vieux pécheur, un homme
Riche, assez obligeant pour me prêter ma somme :
Moi, je suis assez fou dans le moment présent
Pour payer l'intérêt à cinquante pour cent.
Je crois que je m'explique ; et maintenant, je pense,
Nous pouvons tous les deux traiter en assurance.

SUDMER.

Vous ne vous perdez pas en discours superflus,
Vous êtes franc.

FLORVILLE.

Très franc.

SUDMER.

Je vous en aime plus.
Permettez, cependant, que je vous désabuse
Sur un petit article.

FLORVILLE.

Ah ! voilà de la ruse.

SUDMER.

D'honneur, je ne suis pas, moi, personnellement,
Riche assez pour pouvoir vous prêter de l'argent.

Mais j'ose me flatter d'avoir assez d'empire
Sur un ancien ami.

FLORVILLE.

Fort bien.

SUDMER.

Quoiqu'à vrai dire,
Cet homme soit un juif dans la force du mot,
Craintif jusqu'à l'excès, avare...

FLORVILLE.

C'est un sot.

SUDMER.

N'est-il pas vrai, Marton?

MARTON.

Vous n'y sauriez que faire.

FLORVILLE.

Enfin puis-je y compter?

SUDMER.

Oui, monsieur, je l'espère.
Je ne vous dirai pas qu'il ait exactement
L'argent dont vous pourriez avoir besoin...

FLORVILLE.

Comment?

SUDMER.

Mais il a des effets, de bons contrats de rente
Sur lesquels il perdra.

FLORVILLE.

Combien?

SUDMER.

Trente ou quarante
Pour cent. (*On entend du bruit en dehors.*)

FLORVILLE.

J'entends du bruit; si par hasard, Marton,
C'étaient des créanciers, mets-les à la raison.

MARTON, *à part.*

Allons voir si Valsain agit en conscience. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

SUDMER, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Je m'engage à payer enfin la différence.
Je sais bien qu'on n'a pas d'argent sans intérêt,
Et, je n'en voudrais pas autrement, s'il vous plaît.

SUDMER.

C'est penser noblement. Mais vous savez l'usage.
Il faudrait engager un bien, un héritage,
Pour sûreté des fonds que je vous fais prêter.

FLORVILLE.

Un bien?

SUDMER.

Terre ou maison.

FLORVILLE.

Vous voulez plaisanter.
Je n'avais qu'une rente, hélas! elle est défunte.

SUDMER.

Et comment faites-vous pour exister?

FLORVILLE.

J'emprunte.

Mais sans doute, mon cher, vous avez dans leur temps
Connu, de nom du moins, quelqu'un de mes parens?

SUDMER.

Monsieur, votre famille, il est vrai, m'est connue.
Votre père, je crois, logeait dans cette rue...

FLORVILLE.

Dans la même maison que j'habite aujourd'hui...

SUDMER.

Et qui vous est échue en partage après lui.

FLORVILLE.

Elle n'est plus à moi.

SUDMER.

Vraiment?

FLORVILLE.

Par caractère
J'ai préféré d'en être un simple locataire.
La maison est d'abord trop immense pour moi:
Dans les appartemens on logerait un roi.
Je n'ai point de chevaux, n'en aurai de ma vie,
Je n'ai conséquemment pas besoin d'écurie:
Caves, bûcher, cuisine, office *et cætera*,
Je n'habiterais pas ces appartemens là.
Mon père avait d'ailleurs un nombreux domestique,
Ce luxe est ruineux, et bien fou qui s'en pique.

Il eût fallu louer, c'est un autre embarras.
Il est, vous le savez, des gens qui n'aiment pas
A payer; les contraindre, assigner, faire vendre,
Cela n'est point du tout dans mon genre.

SUDMER.

A l'entendre,
Il a du moins bon cœur.

FLORVILLE.

Enfin j'ai vendu.

SUDMER.

Bon.
Ainsi donc?...

FLORVILLE.

C'est assez parler d'une maison;
Il n'y faut point compter; mais la chose est égale
Si vous êtes payé. Vous savez qu'au Bengale
J'ai depuis dix-huit ans un oncle très riche.

SUDMER.

Oui.

FLORVILLE.

Et qui doit revenir incessamment ici.

SUDMER, *souriant.*

Incessamment.

FLORVILLE.

Il a cent mille écus de rente.
Vous souriez, compère, et la somme vous tente.

SUDMER.

Cent mille écus là bas sont ici tout au plus...

FLORVILLE.

Deux cent mille francs.

SUDMER.

Ah!

FLORVILLE.

Cinquante mille écus,
Soit. Ne sont-ce pas là de belles espérances,
Et pour dix mille francs de riches assurances?

SUDMER.

Vous comptez donc déjà sur la succession?

FLORVILLE.

Non, mais sur ses bontés.

SUDMER.

Cette présomption...

FLORVILLE.

Ah! loin de souhaiter son immense héritage,
Sa mort m'accablerait.

SUDMER *à part.*

Pas plus que moi, je gage.

FLORVILLE.

Le cher oncle est malade, hélas! Et chaque jour
Mes vœux ardens au ciel demandent son retour;
Pour que mon frère et moi, tous deux d'intelligence,
Puissions lui témoigner notre reconnaissance;
Et de son mal cruel trompant l'activité,
Lui rendre par nos soins la vie et la santé.

SUDMER, *avec attendrissement.*

C'est fort bien. Mais passons. On dit que votre mère,
Qui vous favorisait, vous fit son légataire
D'un service d'argent superbe.

FLORVILLE.

Il est fondu.
Je ne mange jamais chez moi, je l'ai vendu.

SUDMER.

On faisait grand récit de sa bibliothèque.

FLORVILLE.

Je ne sais. Elle était toute latine ou grecque,
Ou gauloise, du style et du temps d'Amiot.
Je n'en ai jamais pu déchiffrer un seul mot;
C'est trop savant pour moi. Je suis d'un caractère
Très-communicatif, et je crois que mon père
Avait tort de garder tant de livres chez lui.
A quoi sert-il de lire? on sait tout aujourd'hui.

SUDMER.

Enfin, vous n'avez rien ?

FLORVILLE, *montrant les tableaux.*

Ma race ici fourmille.
Si vous êtes jaloux de portraits de famille,
Vous ne pouviez, mon cher, aujourd'hui tomber mieux.
Tout mon appartement est plein de mes aïeux.
C'est du Vandick tout pur, pas une seule croûte;
Mais cela ne vaut rien pour vous.

SUDMER.

Très peu, sans doute:

Attendez. Je connais un certain parvenu,
Dont aucun des aïeux jusqu'ici n'est connu,
Qui m'a fait demander une famille entière,
Dont le chef, quoiqu'issu de race roturière,
Eût fait quelqu'action de mérite et d'éclat,
Ou comme militaire, ou comme magistrat.
Mais, vous ne voulez pas les vendre, je suppose.

FLORVILLE.

Pour peu que vous trouviez qu'ils vaillent quelque chose,
Estimez et prenez.

SUDMER.

Vous riez?

FLORVILLE.

Non, je dois:
Pour payer, je m'adresse à ma famille.

SUDMER.

Quoi?

Vous vendriez...

FLORVILLE.

Sans doute. Eh parbleu! mon grand père,
Ma tante, mes cousins, mon arrière-grand'mère.
Prenez-les.

SUDMER, *à part.*

Je ne peux pardonner ce trait là.

FLORVILLE.

Je n'en connus jamais un seul.

SUDMER.

Que fait cela?

FLORVILLE.

Vous les traiterez bien, mon ami, je l'espère.

SUDMER.

Mieux que vous. Cependant...

FLORVILLE.

Vous êtes bien austère.

SUDMER.

Puisque vous le voulez...

FLORVILLE.

Vous vous faites prier.
Tenez, voici d'abord ma tante Dulaurier.
C'est elle sous ma main qui tombe la première;
Elle mourut suivant son époux à la guerre:
Elle a valu son prix dans son temps à la voir;
Mais je ne la vends pas ce qu'elle a pu valoir.
Elle est peinte en bergère, à l'abri du feuillage
D'un hêtre qui lui prête un favorable ombrage.
Ses moutons innocens paissent à ses côtés.
Que de grâces, d'attraits, de charmes, de beautés!
Fidèle Amarillys, elle attend son Tityre.
Combien cela vaut-il? cent francs.

SUDMER.

Vous voulez rire;
Je donnerais cent francs pour ce vieux tableau là?

FLORVILLE.

Fort bien; et les moutons, eux seuls, valent cela;
Je vous donne pour rien ma tante.

SUDMER.

Allons, n'importe,
Je la prends.

FLORVILLE, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous avez un beau dessus de porte.

(Il montre un autre tableau.)

Mon grand oncle Richard, Achille Marvelin :
Il fut fait prisonnier au combat de Denain ;
Mais un échange heureux le rendit à la France.
C'était un général d'une haute vaillance.

SUDMER.

Combien ?

FLORVILLE.

Six cents francs.

SUDMER.

Ah !

FLORVILLE.

Je ne puis, en honneur,
Vous le donner à moins.

SUDMER.

Vous croyez donc, monsieur,
Que je puis disposer du trésor de la banque.

FLORVILLE.

Un héros ! c'est bien cher ?

SUDMER.

Oui, quand l'espèce en manque.
Mais rien n'est, grâce au ciel, aujourd'hui plus commun,
Et la France elle seule en fournit cent pour un.

FLORVILLE.

Vous le voulez pour rien. Oh ! c'est une autre affaire !

SUDMER.

Non certes, et je vais vous prouver le contraire;
Car je le prends.

FLORVILLE.

Fort bien. Vous vous y connaissez.

SUDMER, *montrant deux autres tableaux.*

Ceux-là seront moins chers.

FLORVILLE.

Plus que vous ne pensez.
Ce sont deux magistrats dont l'un fut un poète:
Mais ce qui renchérit de beaucoup votre emplète,
C'est, quoiqu'on ait tenté d'ébranler leurs vertus,
Pour la première fois qu'ils ont été vendus.

SUDMER.

On ne peut trop payer des magistrats semblables.

FLORVILLE.

Pour faire en peu de mots, sans recourir aux fables,
L'éloge de leurs cœurs et de leurs grands talens,
Mes deux oncles étaient les d'Aguesseau du temps.

SUDMER.

Je les prends pour le prix que vous ferez vous-même.

FLORVILLE.

Eh bien donc, deux cents francs, le prix n'est pas extrême.

SUDMER.

Deux cents francs, soit.

FLORVILLE, *montrant trois autres tableaux.*

Le maire avec les échevins.
Vous voyez mon grand-père et deux de mes cousins;

Tenez, pour cent écus je vous donne le maire.

SUDMER.

C'est trop.

FLORVILLE.

Si pour ce prix vous prenez mon grand-père,
Quoiqu'à mes deux cousins je sois fort attaché,
Prenez les échevins par-dessus le marché.

SUDMER.

Allons.

FLORVILLE.

Nous en aurions pour toute la journée;
Notre affaire en deux mots peut être terminée.
Voyez, si ces portraits sont tous de votre goût,
Prenez, et donnez-moi dix mille francs du tout.

SUDMER *comptant.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... quinze, seize.

FLORVILLE *qui, pendant que Sudmer compte, a mis son portrait à part.*

Le seizième n'est pas à vous, ne vous déplaise;
Vous voyez qu'il est mis à part: c'est le portrait
De mon oncle Sudmer ressemblant trait pour trait.

SUDMER.

A ce qu'on vous a dit.

FLORVILLE.

Oui.

SUDMER.

Cette préférence...

FLORVILLE.

Est un devoir sacré de la reconnaissance.
Je me souviens encor que quand j'étais enfant,
Il me gâtait.

SUDMER.

Tant pis.

FLORVILLE.

Et depuis ce moment,
J'ai tant reçu de lui de marques de tendresse,
Que je veux avec moi le conserver sans cesse.
N'eussé-je qu'un grenier pour mon appartement...

SUDMER.

Vous y voilà.

FLORVILLE.

Lui seul en ferait l'ornement.

SUDMER, *à part.*
(Haut.)

Je lui pardonne tout. Soit goût, soit fantaisie,
De ce cher tableau là j'ai la plus grande envie.
Peu m'importe le prix, je m'offre à le payer.

FLORVILLE.

J'en suis fâché pour vous, mon très cher usurier,
Mais vous ne l'aurez pas, c'est moi qui vous le jure.

SUDMER, *à part.*
(Haut.)

Je lui pardonne tout... Monsieur, de ma nature,
Je suis un homme étrange et tenace...

FLORVILLE.

En effet.

SUDMER.

Lorsque je me suis mis dans la tête un projet,
Je ne regarde pas à la somme.

FLORVILLE.

J'enrage.

SUDMER.

Deux cents pistoles.

FLORVILLE

Non.

SUDMER, *jetant encore les yeux sur le tableau.*

Non : plus je l'envisage...
Quatre cents.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER.

Six cents.

FLORVILLE.

Non, non, quelle fureur!
S'il vaut cela pour vous qui n'avez pas mon cœur,
Vous, que l'intérêt seul peut conduire...

SUDMER.

Il me semble
Qu'en le payant autant que tout le reste ensemble,
Ce marché là pour vous doit être avantageux.

FLORVILLE.

Non, sans lui je serais tout à fait malheureux.
Privé de mes parens dès l'âge le plus tendre,
Quoiqu'éloigné de moi, lui seul a su m'entendre.

C'est mon ange gardien ! Dussiez-vous le couvrir
D'or et de diamans. . . j'aimerais mieux mourir.

SUDMER, *à part.*

Ce coquin là sera quelque jour un brave homme.
(Haut, tirant son portefeuille.)
Tenez, je crois avoir apporté votre somme.
La voici (*tirant un billet.*)

FLORVILLE, *après avoir regardé le billet.*

Ce billet est de vingt mille francs.
Vous vous trompez, sans doute ?

SUDMER.

Il est encore temps
De vous déterminer. J'ai toujours l'espérance. . .

FLORVILLE.

Eh quoi ! vous persistez avec cette assurance ?

SUDMER.

Vous me refusez donc tout à fait ?

FLORVILLE.

Tout à fait.

SUDMER.

En ce cas, marché nul.

FLORVILLE.

Voici votre billet.

SUDMER, *se cachant pour pleurer.*

Je crains de me trahir.

FLORVILLE.

Vous gardez le silence ?
Reprenez.

SUDMER.

Non, gardez. Quant à la différence,
Nous la balancerons ensemble une autre fois.

FLORVILLE.

Eh! mon cher Alexandre, à peine je conçois...
Mais cette confiance est du genre sublime.

SUDMER.

Donnez-moi votre main, monsieur, je vous estime.
Je vous aime... Pardon.

FLORVILLE.

Eh quoi! vous moquez-vous?
(A part.)
Il n'avait pas d'argent, voilà comme ils sont tous.

SUDMER, *à part.*

De vices, de vertus, quel assemblage étrange!
C'est un diable, dit-on, oh! pour moi c'est un ange.

FLORVILLE.

Vous repentiriez-vous?

SUDMER, *avec la plus profonde sensibilité.*

Je n'en suis pas fâché;
Mais vous venez de faire un excellent marché. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

FLORVILLE *seul.*

Est-ce un songe? En tout cas c'est charmant. L'honnête homme
Pour un juif! me donner une si forte somme
(Saluant les tableaux.)
Pour de méchans portraits de famille. D'honneur,

Je ne vous croyais pas, messieurs, tant de valeur.
Que diable en va-t-il faire, il perdra ses avancés.

SCÈNE VII.

MARTON, FLORVILLE.

FLORVILLE, *lui courbant la tête avec la main.*

Marton, viens saluer tes vieilles connaissances;
Et, prosternant ton front, viens, les larmes aux yeux,
Le cœur plein de regrets, leur faire tes adieux.

MARTON.

Je ne vous conçois pas, monsieur, ce n'est pas l'heure
D'être gai.

FLORVILLE.

Veux-tu donc, ma chère, que je pleure?
A propos, Lisimon... va changer ce billet;
Tâche d'avoir de l'or pour faire moins d'effet.
Tu sais du bon vieillard l'évènement funeste:
Porte-lui mille écus, tu me rendras le reste.
Je vais jouer.

MARTON.

Jouer?

FLORVILLE.

Je vais finir un coup
Bien important pour moi, je dois gagner beaucoup.

MARTON.

Beaucoup! Et que dira votre chère Julie?

FLORVILLE.

Dis-lui, Marton, que c'est ma dernière folie.

MARTON.

Souvenez-vous, monsieur, du proverbe...

FLORVILLE.

Qui dit?...

MARTON.

Soyez juste...

FLORVILLE.

J'entends, Marton. Sans contredit,
Les proverbes sont pleins de maximes superbes;
Mais j'écoute mon cœur et non pas les proverbes.
Va, tu me rejoindras chez Valère. (*Il sort.*)

MARTON.

Un bon cœur,
Et si peu de conduite. Ah! c'est un grand malheur.

SCÈNE VIII.

SUDMER, MARTON.

SUDMER, *accourant.*

Je n'y puis plus tenir, son procédé m'enchante.

MARTON, *sans voir Sudmer.*

C'est un drôle de corps... Cette action touchante...

SUDMER.

Que fais-tu là, Marton?

MARTON, *sans voir Sudmer.*

Il ne soupçonne pas...
(*l'appercevant.*)
Qui vous fait donc, monsieur, revenir sur vos pas?

SUDMER.

Où peut être Florville?

MARTON.

Au champ de la victoire.

SUDMER.

Que veux-tu dire?

MARTON.

Au jeu, comme vous pouvez croire.
Qu'il est extravagant!

SUDMER.

Du moins il le paraît....
Marton, vois, il conserve avec soin mon portrait.

MARTON.

Comment?

SUDMER.

Dix mille francs n'ont pas pu le séduire.

MARTON.

Le bon jeune homme!

SUDMER.

Va, quoiqu'on en puisse dire,
Avant qu'il soit six mois il se réformera.

MARTON.

J'espère comme vous qu'il se corrigera.

SUDMER.

Je commence d'abord par acquitter ses dettes.

MARTON.

Mais, monsieur Lisimon, car maintenant vous êtes

Ce parent éloigné, ce vieillard malheureux,
Qui nous sollicitez depuis un mois ou deux.
J'ai, dans ce moment-ci, l'ordre de vous remettre
Mille écus.

SUDMER.

Mille écus !

MARTON.

Si vous voulez permettre.
Votre fou de neveu n'a pas plutôt reçu
Le billet que voici, que soudain à l'insu
Des avides recors qui le veillent sans cesse,
Il me charge envers vous d'acquitter sa promesse.
Comme votre besoin, je crois, n'est pas urgent,
Vous me permettrez bien de donner cet argent
A quelques créanciers que j'ai vus tout à l'heure,
Et qui, le jour, la nuit, assiègent sa demeure.

SUDMER.

Va, de ce dernier trait je lui ferai raison.
On n'a pas de défauts avec un cœur si bon.

MARTON.

J'avais dans tous les temps conservé l'espérance.

SUDMER.

Tu vois qu'on est souvent trompé par l'apparence.

MARTON.

Mais vous l'êtes ici fort agréablement.

SUDMER.

A propos, et Valsain, ce jeune homme charmant,

Bon, généreux, humain, a-t-il payé les dettes
De son frère?

MARTON.

Ah bien oui! Les dupes qu'il a faites
Ne sont pas, j'en réponds, si sottes qu'on le croit;
Car je ne connais pas de fourbe plus adroit.
Moi, qui m'en méfiais, à ses belles promesses
Je me laisse attraper. Sur la foi des espèces
Que nous vendent si cher messieurs les usuriers,
J'en porte la nouvelle à tous nos créanciers.
L'un me trouve jolie, et l'autre de la grâce;
Celui-ci me caresse, et celui là m'embrasse:
Et chacun, satisfait d'un message si doux,
Se rend, à la même heure, au même rendez-vous.
On les expédiait en espèces sonnantes,
C'est-à-dire, en grands mots, en paroles touchantes...
J'arrive.

SUDMER.

C'est assez.

MARTON.

M'en imposer! à moi!

SUDMER.

J'avais bien deviné qu'il se moquait de toi.

MARTON.

J'aurais dû m'en fier à votre expérience,
Monsieur, du cœur humain vous avez la science.

SCENE IX.

LES MÊMES, GERCOUR.

GERCOUR.

Eh bien! avais-je tort?

SUDMER.

Attendons pour juger.
Quand j'aurai vu son frère...

GERCOUR.

Il court un grand danger,
En effet. Renoncez, mon cher, à l'entreprise.
Je viens de le laisser à l'instant chez Mélise.

MARTON.

Chez Mélise! c'est bien le plus méchant démon.

SUDMER.

Et le sage Valsain fréquente sa maison!
Pardonnez, si mon cœur, de crainte d'injustice,
Ne présume pas plus la vertu que le vice.
Viens, Marton.

GERCOUR, *riant.*

Vous allez l'éprouver à son tour.
Mais vous extravaguez.

SUDMER.

Mon cher ami Gercour!
C'est ce que nous verrons bientôt, ne vous déplaise,
Vous pouvez, jusque là, rire tout à votre aise.
Les hommes sont remplis de contradictions;
Je ne les juge, moi, que par leurs actions.

FIN DU TROISIÈME ACTE. 6..

ACTE IV.

Le théâtre représente un cabinet d'étude. A droite de l'acteur est un grand paravent, à gauche un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALSAIN, *seul.*

(Il tient à la main un livre qu'il dépose et reprend tour à tour.)

Mélise est en honneur une femme charmante;
J'ignore d'où lui vient le renom de méchante:
Elle est bonne, sensible, et son cœur généreux
Aime par-dessus tout à faire des heureux.
La coquette Gercour se forme à son école;
J'ai subjugué son ame et sa tête frivole.
Déjà je l'ai réduite à n'avoir plus que moi
Pour ami, pour conseil, à suivre en tout ma loi.
Je l'attends en ces lieux avec impatience.
Mais elle est vertueuse... Et toute ma science...
Légère, inconséquente, on peut la mener loin...
De m'obtenir Julie elle prendra le soin.
Qui peut la retarder?... Je ne peux pas comprendre...
Quand elle sait qu'ici je reviens pour l'attendre...

Peut-être a-t-elle craint... sa réputation...
(Souriant.)
Puis, ne s'agit-il pas d'une bonne action?...
Et qui pourra d'ailleurs pénétrer ce mystère?
Je suis sûr de Lafleur... Florville chez son frère
Ne vient presque jamais... Par mes soins écarté,
Le cher époux enfin nous laisse en liberté.
Car malgré le respect qu'il a pour ma personne...

SCÈNE II.

LAFLEUR, VALSAIN.

LAFLEUR.

Monsieur, un bon vieillard...

VALSAIN, *à part.*

(*Haut.*) Lafleur a l'ame bonne.
Quel homme est-ce?

LAFLEUR.

Il paraît être dans la douleur.

VALSAIN.

Eh! que puis-je pour lui, te l'a-t-il dit, Lafleur?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

VALSAIN, *à part.*

Ce sera quelqu'importun, sans doute?

LAFLEUR.

Il vient probablement...

VALSAIN.

Eh! crois-tu que j'en doute?

Il vient me demander de l'argent, des secours;
De l'argent! comme si l'on en avait toujours.

LAFLEUR.

L'usage libéral que vous faites du vôtre...

VALSAIN.

Je ne suis pas chez moi pour lui, ni pour tout autre,
Sauf les exceptions. J'aurais trop à souffrir;
Je ne puis voir des maux que je ne puis guérir.
Laisse-moi.

SCÈNE III.

VALSAIN *seul.*

Ce Lafleur est un sot. De la vie
Je n'ai connu valet de si mince génie;
Je ne sais pas où diable il va me déterrer
Des gens que pour toujours je voudrais ignorer.
On ne vient pas. Eh! mais, je me lasse d'attendre.
Ni madame Gercour, ni le cher Alexandre.
(Très inquiet.)
Alexandre surtout, je ne le conçois pas;
Lafleur m'avait juré qu'il marchait sur ses pas.
Il a tous mes papiers, tous mes secrets... Peut-être...
L'homme adroit aisément peut devenir un traître.
(Il aperçoit madame Gercour.)
Mais la voici.

SCENE IV.

VALSAIN, Mme. GERCOUR.

Mme. GERCOUR *entre en riant.*

Valsain, vous avez bien perdu
D'être sorti sitôt.

VALSAIN, *du même ton.*

Quoi donc, qu'avez-vous vu
De si plaisant ?

Mme. GERCOUR, *éclatant de rire.*

Dorval, qui, surprenant sa femme
Chez Mélise, à l'instant, exigeait que la dame
Rentrât à la maison, à dix heures du soir.
Il fallait tous les deux les entendre, les voir.
(Après un moment de réflexion.)
Mais, si j'allais, chez vous, moi-même être surprise
Par mon mari ?

VALSAIN.

D'abord, il vous croit chez Mélise :
Puis dans mon cabinet il monte rarement ;
Il me fait appeler dans son appartement,
Quand il a quelque chose à me dire, à m'apprendre,
Ou de mon amitié quelque conseil à prendre,
Et je trouve cela raisonnable. Il est vieux,
Je suis jeune, je dois...

Mme. GERCOUR.

Vous parlez tout au mieux.

Mais enfin, s'il montait ?... Jaloux par caractère...

VALSAIN, *avec confiance.*

Jaloux de moi, non, non.

Mme. GERCOUR.

Il l'est de votre frère,
Et m'en fait souvenir à chaque instant du jour.

VALSAIN.

Quoi ! toujours pour mon frère il vous croit de l'amour ?

Mme. GERCOUR.

A ma fidélité Gercour fait cette injure.

VALSAIN.

Et j'en suis indigné. Votre ame noble et pure
Peut-elle avec Florville avoir quelque rapport ?
Le vice et la vertu sont-ils jamais d'accord ?

Mme. GERCOUR.

J'aimerais...

VALSAIN, *du ton le plus caressant, le plus aimable.*

Pourquoi non ?... Souffrez, je vous conjure ;
Le mal n'est pas d'aimer. Ah ! suivons la nature.
Tout dépend d'un bon choix.

Mme. GERCOUR, *avec dignité.*

Il est fait.

VALSAIN, *dédaigneusement*

Bon.

Mme. GERCOUR.

Comment ?

VALSAIN.

Telle femme a le droit de fixer un amant...

Mme. GERCOUR.

N'est-elle pas coupable?

VALSAIN, *avec force et sentiment.*

Oui (car je suis sévère),
Lorsqu'au gré de ses vœux elle est épouse et mère;
Lorsque, libre d'avoir un époux à son choix,
D'un hymen volontaire elle a subi les lois;
Surtout lorsque les fruits de ce lien aimable
Lui rappellent sans cesse un serment redoutable,
Et lui faisant goûter les plaisirs les plus doux,
A ses yeux attendris retracent son époux.
Mais combien peu voit-on de ces femmes heureuses
Qui portent de l'hymen les chaînes amoureuses?
Combien, pour mettre fin à de longs démêlés,
N'a-t-on pas vu d'enfans, avant l'âge immolés,
Forcés par leurs parens d'unir leur main timide
A la tremblante main d'un vieillard insipide,
Qui, non content d'avoir à la société
Refusé le tribut que doit l'humanité,
Ayant perdu sans fruit une longue jeunesse,
Dessèche encor la fleur que cueille sa vieillesse.

Mme. GERCOUR.

Il faudrait, selon vous, rompre...

VALSAIN.

Mais, franchement
Votre sexe et le mien y gagneraient souvent.

(Avec sentiment.)

Ah! que de malheureux gémissent en silence,
Et j'en fais près de vous la triste expérience,
Qu'un sort injurieux condamne sans retour
A voir en d'autres mains l'objet de leur amour;
Et, réduits à brûler d'une éternelle flamme,
Sans qu'un rayon d'espoir se glisse dans leur ame,
Concevez-vous, madame, un état plus affreux?

Mme. GERCOUR, *légèrement.*

Seriez-vous, par hasard, un de ces malheureux?

VALSAIN, *avec chaleur et franchise.*

Il est trop vrai; souffrez que mon cœur se soulage;
J'ai fait de la constance un long apprentissage.

Mme. GERCOUR, *avec la même légèreté.*

Et quel est cet objet dont vous êtes charmé,
Si cruel à vos vœux, si tendrement aimé?

VALSAIN, *d'un ton très caressant.*

Ah! c'est le plus aimable...

Mme. GERCOUR.

Oh! j'en étais certaine.
Voilà l'amour; il peint aussi vrai que la haine.
L'un grossit les vertus, et l'autre les défauts.
Mais n'apercevez-vous aucun terme à vos maux?

VALSAIN.

Ah! l'amour est timide, alors qu'il est extrême.

Mme. GERCOUR, *légèreté curieuse.*

Et connais-je l'objet?...

VALSAIN, *ayant l'air de se trahir malgré lui.*

Se connaît-on soi-même ?

Mme. GERCOUR, *avec dignité.*

Quoi, je suis !... moi, Valsain !

VALSAIN, *avec hypocrisie.*

Madame, deviez-vous
Le deviner si tard ? Ah ! pourquoi votre époux...

Mme. GERCOUR, *toujours avec dignité.*

Mais raisonnablement vous ne pouvez, je pense,
En vouloir à Gercour, en cette circonstance.
Il me vit le premier, le premier il m'aima ;
Vous ne me connaissez...

VALSAIN, *rapidement.*

Ah ! que dites-vous là ?
Avez-vous pu rester un moment inconnue ?
Oui, je vous adorais...

Mme. GERCOUR, *vivement.*

Comment, sans m'avoir vue ?

VALSAIN, *rapidement.*

Que vous êtes injuste ! Ah ! c'est vous dont l'orgueil
Ne m'honora jamais du plus léger coup d'œil.
En vain autour de vous un flot d'amans s'écoule ;
Vous ne me voyiez pas, car j'étais dans la foule.

Mme. GERCOUR, *avec dignité.*

Vous deviez déclarer à ma mère...

VALSAIN.

Qui ! moi !

Quand vous étiez promise, oser !...

Mme. GERCOUR, *avec la plus grande noblesse.*

Eh mais ! pourquoi,
Valsain, en ce moment osez-vous davantage ?
Me respectez-vous moins depuis mon mariage ?

VALSAIN.

Quand on vous a contrainte à serrer un lien...

Mme. GERCOUR, *de même.*

Mais enfin c'est tromper, et vous le savez bien.

VALSAIN, *d'un ton caressant, s'animant d'une manière très vive.*

Vous ne trompez personne. Eh mais ! c'est une enfance.
Loin de moi le projet d'alarmer l'innocence !
Il serait trop indigne, et de vous et de moi,
Il faut, pour être heureux, être content de soi.

Mme. GERCOUR.

Mais mon époux...

VALSAIN.

N'est pas venu jusqu'à son âge
Sans connaître du monde, et les lois, et l'usage :
Il ne veut seulement qu'échapper aux propos,
Fruits de l'oisiveté des méchans et des sots.
Il n'est point dans mon cœur, il n'est pas dans le vôtre
De vouloir être heureux par le malheur d'un autre.

Mme. GERCOUR, *avec un commencement d'inquiétude.*

Mais quand paraîtra donc ce vieillard à mes yeux ?

VALSAIN, *jouant la plus grande passion.*

Que sais-je ? Ah ! je ne vois que vous seule en ces lieux.
Pardonnez à mon cœur trop tendre et trop sensible :
De la divinité c'est un présent terrible,
Dont l'excès, je l'avoue, ajoute à la douleur ;
Mais s'il double la peine, il double le bonheur.
Ah ! malheur aux cœurs froids qui, dans l'indifférence,
Goûtent de n'aimer rien la triste jouissance.
Le ciel vous fit pour plaire : avec autant d'appas,
Vous aurait-il fait don d'un cœur pour n'aimer pas ?
Livrons à leurs remords ces femmes aveuglées,
Qui toujours dans la foule, et toujours isolées,
N'éprouvant que des goûts, jamais un sentiment,
Ont mille adorateurs et n'ont pas un amant.
Pour nous, qu'un doux penchant entraîne l'un vers l'autre,
Que mon cœur soit toujours le confident du vôtre ;
Que le plus tendre amour enchaîne pour jamais
Deux cœurs que pour s'aimer la nature avait faits.

(Il se jette à genoux.)

Mme. GERCOUR, *très inquiète.*

Qu'osez-vous espérer !

VALSAIN.

Ah ! je ne suis plus maître
De mes transports.

Mme. GERCOUR, *avec indignation.*

Où suis-je ? et n'êtes vous qu'un traître ?

VALSAIN, *très troublé.*

O ciel ! j'entends du bruit.

Mme. GERCOUR, *avec joie.*

Tant mieux.

VALSAIN.

C'est fait de nous.

Ouvrez ce paravent, et fermez-le sur vous.

Mme. GERCOUR, *avec une noble fermeté.*

Pourquoi donc me cacher ? Je ne suis point coupable.

VALSAIN, *dans le plus grand trouble et rapidement.*

Vous n'en seriez pas moins jugée impardonnable.
Le monde est si méchant... Si c'était votre époux ?...
C'est lui-même.

Mme. GERCOUR, *extrémement troublée.*

Grand Dieu !

VALSAIN, *la poussant derrière le paravent.*

Fuyez donc son courroux.

SCÈNE V.

VALSAIN, GERCOUR, Mme. GERCOUR, *(cachée.)*

VALSAIN, *voyant entrer Gercour.*

(Allant au-devant de lui, affectant de la tranquillité.) *(A part.)*

Ah ! c'est vous, mon ami ; qu'avez-vous ? Que présage,
Cet air sombre, rêveur ? parlez.

GERCOUR.

Vous êtes sage,
Vous ; vous savez régler votre ame à votre gré :
Jamais les passions ne vous ont égaré.
Vous êtes, en un mot, un philosophe austère.

VALSAIN, *à part.*

Le moment est bien pris.

GERCOUR.

J'étouffe de colère,
Moi.

VALSAIN.

Daignez confier à votre ami...

GERCOUR.

Je sors
D'une maison, où j'ai, malgré tous mes efforts
Pour me bien contenir, failli faire une scène
Affreuse, épouvantable,

VALSAIN.

(A part.)
O mon Dieu ! quelle gêne !
(Haut.)
Eh bien ?

GERCOUR.

On parlait bas dans un coin du sallon;
Mais bientôt j'entends rire et prononcer mon nom.

VALSAIN, *inquiet.*

Comment ?

GERCOUR.

C'était celui de ma femme. J'écoute
Avec attention, et ce que je redoute
Depuis long-temps, se trouve à la fin éclairci.
Je suis assassiné, déshonoré, trahi.

VALSAIN, *plus inquiet.*

Trahi ! vous !

GERCOUR.

Par ma femme.

VALSAIN, *de même.*

O ciel !

GERCOUR.

Par elle-même,
Et jugez, s'il se peut, de mon chagrin extrême,
Par un jeune homme à qui j'ai servi de tuteur.

VALSAIN.

Cela ne se peut pas. C'est un vil imposteur
Qui seul a pu, Gercour...

GERCOUR.

Vous croyez bien, je pense,
Que je n'ai pu rester un moment en balance.
J'aurais pu soupçonner, moi, j'en serais confus,
L'homme que je respecte et que j'aime le plus :
Non, non, jamais.

VALSAIN, *à part.*

De moi se jouerait-il lui-même ?

GERCOUR.

Enfin, ma femme...

VALSAIN, *d'un ton persuadé et vif.*

Elle est vertueuse et vous aime.

GERCOUR.

Beaucoup. Où croyez-vous qu'elle soit maintenant?

VALSAIN, *de même.*

Quelque part qu'elle soit, je réponds...

GERCOUR.

Cependant
J'ai de fortes raisons pour la croire infidèle.

VALSAIN.

Mais lorsque je vous dis que je vous réponds d'elle.
Gercour, de l'apparence il faut se défier:
A de faux bruits craignez de la sacrifier.

GERCOUR.

Lorsqu'en ce moment même elle est avec l'infâme...
Sans doute...

VALSAIN, *extrêmement contraint.*

En sa faveur souffrez que je réclame...

GERCOUR.

Vous frémissez vous-même.

VALSAIN.

Oui... je frémis... d'horreur.

GERCOUR.

Vous ne devinez pas quel est le séducteur?..

VALSAIN, *balbutiant.*

Le séducteur!... de qui?... Je n'en ai pas d'idée.
(*A part.*) De mille traits cruels mon âme est poignardée.

(Haut.)
Je suis, non moins que vous, délicat sur l'honneur.

GERCOUR.

Florville...

VALSAIN, *très vivement.*

Eh bien! mon frère?...

GERCOUR.

Est son vil corrupteur.

VALSAIN, *se remettant tout à fait.*

(A part.) *(Haut.)*
Je respire. Est-il vrai? Non, il est impossible...
Ce procédé, Gercour, serait par trop horrible;
Je connais ses défauts, ses penchans à l'erreur,
Mais ils sont dans sa tête, et non pas dans son cœur.

GERCOUR.

Moi! qui l'aimai quinze ans et lui servis de père!
C'est ce qui plus encor, Valsain, me désespère.
Vous ne concevez pas...

VALSAIN, *d'un ton pénétré.*

Ah! je sens vivement
Ce qu'un pareil soupçon doit avoir d'affligeant
Pour un cœur aussi tendre, aussi bon que le vôtre.
Mais on les calomnie, à coup sûr, l'un et l'autre.
Dans le monde qu'on fasse un conte un peu méchant,
Des cent bouches d'airain, que libéralement
L'imagination prête à la Renommée,
Dans ces occasions pas une n'est fermée.

Le vulgaire à la fois curieux et malin
Croit tout avidement, croit tout sans examen.
Faudrait-il!...

GERCOUR.

Au surplus je vous demande en grâce
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe
Entre nous. Si le temps peut la justifier,
Mes soupçons indiscrets pourraient l'humilier.

VALSAIN.

(A part.)
Sans doute. Il est trop tard.

GERCOUR.

Je me sens plus tranquille :
Parlons donc maintenant de ma jeune pupille ;
Elle paraît se rendre, et j'espère bientôt...

VALSAIN, *baissant un peu plus la voix, et le menant du côté opposé au paravent.*

Gercour, sur ce sujet, de grâce, pas un mot.
Pour un autre moment, réservez, je vous prie,
Ce qui peut concerner le bonheur de ma vie.
Je suis trop affecté... Ce sont là de ces coups...
Non, mon cher, je ne puis m'occuper que de vous.
Qu'est-ce ?

SCÈNE VI.

LAFLEUR, VALSAIN, GERCOUR, Mme. GERCOUR *cachée.*

LAFLEUR.

C'est de la part de mònsieur votre frère.

VALSAIN, *avec humeur.*

Que veut-il ?

LAFLEUR.

Vous parler.

VALSAIN.

Je ne puis.

GERCOUR.

Au contraire,

Qu'il vienne. (*Lafleur sort.*)

SCÈNE VII.

VALSAIN, GERCOUR, Mme. GERCOUR *cachée.*

GERCOUR, *le prenant à part, et très vivement.*

Il faut, Valsain, que je sois éclairci.
Le hasard à propos conduit Florville ici.
Quoi que vous m'ayez dit pour calmer ma colère,
Je sens que j'ai besoin de percer ce mystère.
Mettez sur ce sujet la conversation.

VALSAIN.

Commettre envers mon frère une telle action !
Moi !

GERCOUR.

C'est rendre à tous deux un important service.
J'ai commis envers lui peut-être une injustice,
Et je voudrais n'avoir rien à lui reprocher.
Il va venir; allons, où vais-je me cacher?
Ce paravent me semble une retraite sûre;
(Il va vers le paravent; Valsain le retient, et madame Gercour s'enferme davantage. Gercour continue d'un ton très étonné et inquiet.)
Mais elle est occupée. Ah! parbleu, l'aventure
Ne serait pas du tout amusante à mon gré.
Quelqu'un nous écoutait.

VALSAIN, *toujours retenant Gercour.*

Qui donc?

GERCOUR.

J'aurais juré
Que j'entendais le bruit d'une robe de femme.

VALSAIN, *de même.*

Vous riez?

GERCOUR, *voulant aller au paravent.*

Voyons donc.

VALSAIN, *toujours retenant Gercour.*

Ce n'est rien, sur mon âme.
Ou le rideau, peut-être...

GERCOUR.

On nous trompait tous deux;
Les femmes, vous savez, ont l'esprit curieux:
(Valsain, par ses gestes, veut repousser cette idée.)
Dans votre appartement, Valsain, il en est une,

A coup sûr. Je pourrais parier ma fortune
Qu'à l'heure où je vous parle, en ce même moment...

VALSAIN, *retenant Gercour avec force, dans le plus grand trouble, débit rapide.*

Allons, je vois qu'il faut vous parler franchement.
C'est, recevez, Gercour, ma confidence entière;
Vous n'en parlerez pas, une jeune ouvrière
Qui loge ici tout près, un enfant de quinze ans
Tout au plus; elle vient ici de temps en temps;
Elle est honnête, sage, en vérité. Sa mère
A huit ou dix enfans, elle est dans la misère.
Elle était avec moi quand vous êtes entré:
Ce n'est pas qu'elle soit fort jolie à mon gré;
Mais ces petites gens ont, pour leur subsistance,
Besoin de ménager jusques à l'apparence.

GERCOUR.

J'entends.

VALSAIN.

Elle est si pauvre! et ses parens n'ont rien.
Je partage avec eux la moitié de mon bien.
Moi, je ne suis heureux que par la bienfaisance.
(Du ton le plus touché, le plus sentimental.)
C'est par ceux que le ciel fit naître dans l'aisance,
Que sur les malheureux il répand ses bienfaits.

GERCOUR.

Dites-moi donc son nom.

VALSAIN, *avec modestie.*

Je ne le sais jamais.

Les noms des malheureux, toujours je les oublie.
Et ne le sont-ils pas assez, sans qu'on publie...

GERCOUR.

Mais elle peut jaser.

VALSAIN, *confiant.*

Vous craignez un enfant?

GERCOUR.

Non pas assurément... J'aimerais mieux pourtant...

VALSAIN.

Je la ferais sortir sur le champ pour vous plaire.
Mais, Florville...

GERCOUR.

Eh bien! quoi?

VALSAIN.

Vous connaissez mon frère.
Il ne respecte rien. Mais vous-même plutôt,
Daignez nous laisser seuls.

GERCOUR.

Je ne suis pas si sot.
Trop long-temps le jouet des discours de la ville,
Je veux savoir enfin que penser de Florville,
De ma femme surtout. Je veux être éclairci
(Ouvrant une porte de cabinet.)
Par moi-même... Et, tenez, je serai bien ici,
Je crois.

VALSAIN, *à part, au comble du trouble.*

Que faire?

GERCOUR.

Il vient.

VALSAIN, *voulant toujours le faire sortir.*

Non, non.

GERCOUR, *entrant dans le cabinet.*

Je fais retraite.

(Il entre.)

VALSAIN.

Grand Dieu !

GERCOUR, *entr'ouvrant la porte du cabinet.*

Vous êtes sûr qu'elle sera discrète.

(Valsain lui fait signe de fermer la porte du cabinet sur lui. Cette scène doit se jouer très rapidement.)

Mme. GERCOUR, *entrouvrant le paravent.*

Puis-je sortir ?

VALSAIN, *à madame Gercour.*

* Non, non.

GERCOUR, *entr'ouvrant la porte.*

Surtout appuyez bien

Sur le fait.

VALSAIN.

Soyez sûr que je n'oublîrai rien.

Mme. GERCOUR, *entr'ouvrant le paravent.*

Je dois...

VALSAIN, *le refermant.*

Je vous conjure en tremblant de vous taire.

GERCOUR, *entr'ouvrant la porte.*

Il faut...

---

* Pendant le reste de la scène, Valsain se tient au milieu du théâtre, et alternativement répond à M. et Mme. Gercour, en faisant un pas, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre.

VALSAIN, *se jetant sur la porte du cabinet et la fermant.*

Taisez-vous donc, j'entends venir mon frère.
(*Seul*). La femme et le mari, cachés tous deux chez moi!
Ma situation me consterne d'effroi.

SCÈNE VIII.

VALSAIN, FLORVILLE; GERCOUR, Mme. GERCOUR, *cachés.*

(Pendant cette scène, Gercour entr'ouvre de temps en temps la porte du cabinet pour exciter Valsain, qui lui fait signe de la refermer.)

FLORVILLE, *montrant Lafleur qui le retenait.*

J'entrerai malgré toi... Ce coquin là, mon frère,
Me disait que Gercour et vous parliez d'affaire.

VALSAIN, *cherchant à se remettre.*

Il sort dans le moment.

FLORVILLE.

Eh bien! le vieux jaloux?

VALSAIN, *à demi-voix.*

Savez-vous bien qu'il est furieux contre vous?

FLORVILLE.

Bon! Il ne m'a jamais prêté la moindre somme,
Il n'a pas de raison.

VALSAIN.

Non. Mais ce galant homme
Se plaint que vous troublez son repos.

FLORVILLE.

Moi ! je dors
Tout le jour, et je suis toute la nuit dehors :
Je ne puis donc troubler le repos de personne.

VALSAIN.

Vous m'entendez fort bien... Entre nous, il soupçonne...

FLORVILLE.

Quoi ! que j'aime sa femme ? Avec réflexion
Je ne ferai jamais une lâche action ;
Et c'en serait, je crois, une indigne, une infâme,
Que de vouloir séduire et corrompre la femme
D'un homme, à qui je dois, quoiqu'il m'ait maltraité,
Reconnaissance, amour, respect, fidélité ;
Mon frère, ainsi que vous, je m'en crois incapable.
S'il arrivait pourtant qu'une personne aimable
Se mît dans mon chemin, là, volontairement ;
S'il arrivait encor, par un hasard charmant,
Qu'avec un vieil époux elle fût mariée,
Et le jour et la nuit par lui contrariée...
Je crois que je pourrais... pour finir ses tourmens,
Emprunter quelques-uns de vos beaux sentimens.

VALSAIN.

L'homme qui ne craint point...

FLORVILLE.

Oh ! trêve à la sagesse ;
Vous avez beau chanter et répéter sans cesse
De grands mots, je devrais moi-même être surpris...
Je vous ai cru, mon frère, un de ses favoris.

VALSAIN, *l'emmenant du côté opposé à Gercour.*

Moi !

FLORVILLE.

De certains coups d'œil lancés de part et d'autre...

VALSAIN.

Mais...

FLORVILLE.

Son amour semblait favoriser le vôtre.

VALSAIN, *à part.*

Il faut que je l'arrête, ou bien je suis perdu.
(*Haut.*) Son mari nous écoute, il a tout entendu.

FLORVILLE, *à voix très haute.*

Bon, tant mieux, j'en éprouve une joie infinie.
(A Gercour sortant du cabinet.)
Eh quoi ! vous adoptez la petite manie
De l'inquisition ? Ah ! mon ancien tuteur,
Un tel incognito pour moi n'est pas flatteur,
Quand...

GERCOUR *à Florville.*

Je vous soupçonnais injustement, Florville.
Je connais votre cœur, et le mien est tranquille :
Pardonnez-moi.

(Gercour et Florville se font beaucoup d'amitiés sur le devant du théâtre, et ont l'air de causer tout bas. Valsain est un peu interdit derrière eux.)

SCÈNE IX.

LAFLEUR, VALSAIN, FLORVILLE, GERCOUR, Mme. GERCOUR *cachée.*

LAFLEUR, *à Valsain.*

Le juif Alexandre.

VALSAIN, *bas.*

Tais-toi.

LAFLEUR.

Il veut absolument vous parler. (*Lafleur sort.*)

VALSAIN, *bas.*

Mon effroi
Redouble à chaque instant. Que résoudre ? que faire ?
Mais si je laisse ici Gercour avec mon frère...
Il faut les éloigner... (*Haut.*) Pardonnez, s'il vous plaît,
Quelqu'un voudrait ici me parler en secret.

FLORVILLE.

Eh ! qu'il repasse, ou bien qu'on lui dise d'attendre.

LAFLEUR, *revenant.*

Toute votre fortune en dépend, à l'entendre.
Votre honneur même...

VALSAIN, *bas.*

O ciel, ma réputation !
(A Gercour.)
Du secret... Je reviens dans deux minutes.

FLORVILLE.

Bon.

VALSAIN, *en sortant.*

Que ma position est pénible et cruelle.

SCÈNE X.

FLORVILLE, GERCOUR, Mme. GERCOUR, *cachée.*

GERCOUR.

(A part.)
Ma foi, profitons-en, l'occasion est belle.
Aussi bien, je commence à revenir un peu
De mon très grand respect pour le sage neveu :
Je ne sais quoi de faux... Le plus déraisonnable
(*Haut.*) Pourrait bien être aussi le plus recommandable.
Florville, à vos dépens, j'ai voulu m'amuser ;
Si vous me promettiez, là, de ne point jaser,
Aux dépens de Valsain, ici nous pourrions rire.
Mais votre étourderie...

FLORVILLE.

Allez-vous vous dédire ?
Je vous promets...

GERCOUR, *à part.*

Il faut que je lui dise tout.
(Haut, mais à l'oreille.)
Une petite fille...

FLORVILLE.

Est très fort de mon goût.

GERCOUR.

Peste !

FLORVILLE.

Eh bien ?

GERCOUR.

Est cachée ici.

FLORVILLE.

Bon!

GERCOUR, *montrant le paravent.*

Là derrière.

FLORVILLE, *y allant.*

Cachée!... Ah! c'est fort mal de la part de mon frère?
Elle est jolie?

GERCOUR, *le retenant.*

Elle a sa réputation
A garder.

FLORVILLE.

Oh bien! moi, je suis sa caution.
Si je manquais à voir une fille jolie,
Je me reprocherais cela toute ma vie.

GERCOUR, *le retenant.*

Je ne permettrai point...

FLORVILLE.

Je me le permettrai.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VALSAIN.

VALSAIN *entre précipitamment, et veut arrêter Florville.*

Florville, voulez-vous?

FLORVILLE, *lui échappant.*

Valsain, je la verrai.

(Florville court au paravent. Valsain l'arrête par le bras gauche, tandis que du bras droit Florville ouvre et referme le paravent. Gercour de l'autre côté du théâtre rit du trouble des deux jeunes gens.)

(A part.) *(Haut.)*

Ciel! que vois-je ? Sauvons les coupables. Mon frère...

VALSAIN.

Je suis perdu.

FLORVILLE.

Valsain, je ne soupçonnais guère
Que ce fût là l'objet qui vous tînt sous sa loi.
Je dois vous en vouloir. Quoi ! vous me trompiez, moi!

VALSAIN *à Gercour, très vivement.*

Monsieur, ne croyez pas que mon cœur soit coupable.

FLORVILLE.

(A part.) *(Haut.)*

Il va se découvrir... Vous êtes fort aimable,
Mon frère, en vérité. Vous perdez la raison;
Mais c'est moi qui me plains de votre trahison,
Lorsque vous m'enlevez en secret ma maîtresse.

GERCOUR, *riant.*

Votre maîtresse ?

FLORVILLE.

Oh! c'est une ancienne faiblesse,
Un vieux péché.

GERCOUR.

Tant mieux.

FLORVILLE.

Ne savez-vous pas bien
Que Julie a mon cœur en échange du sien.

GERCOUR.

Nous verrons.

FLORVILLE.

D'aujourd'hui ma réforme est entière.

GERCOUR, *à Valsain.*

C'était, à vous en croire, une jeune ouvrière,
Valsain?

FLORVILLE, *l'interrompant.*

C'est cela même, eh! oui, c'est un enfant.

GERCOUR, *riant.*

La rencontre est unique.

FLORVILLE.

Oh! rien n'est plus plaisant.

GERCOUR, *faisant un pas vers le paravent.*

J'aurais pourtant voulu la voir et la connaître.

FLORVILLE, *l'arrêtant.*

Quand je suis généreux, tout le monde doit l'être.
Imitez-moi. (*Il lui fait signe de sortir.*)

VALSAIN, *à part.*

Mon frère en honneur est charmant.

FLORVILLE.

Sortons.

GERCOUR.

Oui, descendons dans mon appartement.
Ma femme...

FLORVILLE.

Elle est sans doute encore chez Mélise.
Qu'y ferions-nous ? Montez chez moi, que je vous lise
Un superbe projet de réformation
Qu'on a fait, je suppose, à mon intention.
J'en ignore l'auteur, mais son plan est fort sage.
J'en ai déjà bien lu...

GERCOUR.

La moitié?

FLORVILLE.

D'une page.
Mais je le finirai, je m'en fais un devoir.

GERCOUR.

Remettons à demain.

FLORVILLE.

Non, je le rends ce soir,
Et je veux l'achever.

GERCOUR.

Soit; je veux bien vous suivre;
(A Valsain.)
D'un témoin importun, Valsain, je vous délivre.

SCÈNE XII.

Mme. GERCOUR, VALSAIN.

VALSAIN, *ouvrant le paravent.*

Nous sommes seuls, madame.

Mme. GERCOUR, *respirant avec peine.*

O ciel ! quelle surprise !

VALSAIN.

Rassurez-vous.

Mme. GERCOUR.

Combien je me suis compromise !

VALSAIN.

Votre époux ne sait rien.

Mme. GERCOUR.

Il le saura.

VALSAIN.

Comment,
Lorsque je vous adore et vous fais le serment...

Mme. GERCOUR.

Conservez-vous l'espoir de me séduire encore ?

VALSAIN.

Non. Mais, pour votre honneur que votre époux ignore...

Mme. GERCOUR.

Malheureux ! son repos m'en fait seul un devoir.

VALSAIN, *la laissant sortir.*

Votre indiscrétion ferait son désespoir.

SCÈNE XIII.

VALSAIN *seul.*

A peine je respire ! et quand je considère
A quel affreux danger je viens de me soustraire...
Quelle terrible école ! Heureusement pour moi
Que son propre intérêt, l'honneur, lui fait la loi

De garder sur ceci le plus profond silence.
Puis n'aurait-elle pas à craindre la vengeance
(Reprenant de la confiance.)
De son époux? C'est moi, dans cette occasion,
Qui tiens entre mes mains sa réputation:
Et c'est elle, elle-même, oui, grâce à sa folie,
Qui pressera Gercour de m'accorder Julie.
Allons, et prévenant l'effet du repentir,
Gardons de lui laisser le temps de réfléchir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le même salon qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. GERCOUR *seule.*

CET aveu peut me nuire et faire mon malheur.
N'importe, à mon époux il faut ouvrir mon cœur.
Il faut que de mes torts sa bonté soit instruite...
Ignorance du monde, où m'avez-vous conduite!...

SCÈNE II.

Mme. GERCOUR, JULIE.

JULIE.

Madame, qu'avez-vous? vous répandez des pleurs.

Mme. GERCOUR.

Ah! les hommes sont tous d'infâmes séducteurs.
Ma chère, gardez-vous de tomber dans leurs pièges.
Vous ne connaissez pas leurs perfides manèges.
Ils commencent d'abord, les lâches, les cruels!
Par flatter tous nos goûts et les plus criminels.

Ainsi de nos époux ils nous ôtent l'estime,
L'amour, et ce besoin de confiance intime,
Cette douce union des intérêts du cœur,
Sans lesquels il nous faut renoncer au bonheur.
Il n'est qu'un pas de là pour nous pousser au crime.
Notre appui naturel écarté, dans l'abîme
Il leur est trop aisé de nous précipiter,
Et souvent pour la vie il nous faut y rester.

JULIE.

Vous m'effrayez, madame.

Mme. GERCOUR.

Un monstre abominable...
Ah ! qu'aisément, Julie, on peut être coupable ?
Croyez-moi, que toujours votre meilleur ami
Soit votre époux. On vient. Quoi ! c'est encore lui !
Fuyons-le. (*Elles sortent toutes deux précipitamment.*)

SCÈNE III.

VALSAIN, *à madame Gercour qui sort.*

Demeurez, madame... Elle me fuit.
De sa frayeur encore elle n'est pas remise.
Elle n'aura pas eu sans doute la sottise
D'aller dire à Gercour... Mais Julie était là.
Toutes deux paraissaient confuses. Me voilà
Dans un bel embarras. J'ai fait ma cour à l'une,
Afin d'épouser l'autre, ou plutôt sa fortune.

Mes projets ne vont pas au gré de mon désir.
Tôt ou tard à la fin je crains de me trahir.
Ma réputation à conserver exige
Tant de détours divers, à tant de soins m'oblige...
(Appercevant Sudmer conduit par Marton.)
Ciel ! ne serait-ce pas mon vieillard de tantôt ?
Ou vient-il me trouver ? Restons, puisqu'il le faut.

SCÈNE IV.

VALSAIN, SUDMER, MARTON.

SUDMER.

Mille pardons, monsieur, si je vous importune,
Il en faut accuser ma mauvaise fortune.
Je suis déjà venu.

VALSAIN.

Je n'avais pas le temps...
J'avais du monde alors... Ce cruel contre-temps...
Vous êtes...

SUDMER.

Lisimon, parent de votre mère,
Et j'étais fort aimé de monsieur votre père.

VALSAIN.

Marton, donnez un siège à monsieur Lisimon.
(Marton apporte un siège à Lisimon, et sort.)

SCÈNE V.

VALSAIN, SUDMER.

SUDMER.

Monsieur, je puis fort bien parler debout.

VALSAIN.

Non, non.
Je ne souffrirai pas qu'un parent de ma mère...

SUDMER, *à part.*

Plus cérémonieux, mais moins franc que son frère.

VALSAIN.

Vous avez en effet quelques-uns de ses traits;
Étiez-vous à ma mère allié de fort près?

SUDMER.

Mon oncle était son père.

VALSAIN.

Eh! mais cette alliance...
Je suis charmé de faire avec vous connaissance.

SUDMER.

Un grand malheur...

VALSAIN.

Qui! vous! tout homme malheureux
A des droits au crédit.

SUDMER.

L'hiver est rigoureux.
Le crédit est si lent, ma misère si grande,
Que toute ma famille à vous se recommande.

VALSAIN.

Eh ! mais, votre famille est la mienne, je doi...

SUDMER.

Si vos bienfaits, monsieur, pouvaient...

VALSAIN.

Appelez-moi
Votre cousin.

SUDMER.

Qui, moi !

VALSAIN.

Votre cousin, vous dis-je.

SUDMER.

Ah! cette liberté...

VALSAIN.

Me plaît, et je l'exige.
Quoi ! parce que je tiens un état plus brillant,
Je rougirais d'avoir en vous un bon parent?
Ah! ne vous laissez pas tromper à l'apparence,
Le luxe est rarement une preuve d'aisance.
Nous payons en tribut à la société
Un vain extérieur, un éclat emprunté.
Vous le dirai-je enfin ? Votre cousin lui-même
Se trouve en ce moment dans un besoin extrême.

SUDMER.

Si votre oncle Sudmer était du moins ici,
Je pourrais me flatter de l'avoir pour ami.

VALSAIN.

Je le désirerais. Il est riche, et je pense
Qu'il viendrait au secours d'une honnête indigence.

Ne pouvant vous servir autrement aujourd'hui,
Vous ne manqueriez pas d'avocat près de lui.

SUDMER.

Cependant je croyais que par sa bienfaisance,
Vous pouviez me donner du moins quelqu'assistance.

VALSAIN.

Voilà ce qui vous trompe. Ah! mon cher Lisimon,
L'avarice a partout répandu son poison.
Le bruit court que je dois beaucoup à ses largesses;
Mais si je n'avais eu jamais d'autres richesses,
Aurais-je eu si souvent le plaisir d'obliger?

SUDMER.

On disait que depuis qu'il est chez l'étranger,
Vous en aviez reçu...

VALSAIN.

Mille et mille promesses.

SUDMER.

Non, non, de bons billets.

VALSAIN.

Si vous parlez d'espèces,
Sa conduite envers moi ne lui fait pas d'honneur.
Mais sous peu, nous aurons peut-être le malheur,
Et ce serait pour vous un bonheur véritable,
De perdre pour jamais cet oncle respectable.

SUDMER.

Comment donc?

VALSAIN.

Le climat très mal sain, m'écrit-on,
A très fort dérangé sa constitution.

D'ailleurs, ayant du temps accumulé l'injure,
Il doit payer bientôt sa dette à la nature.
Et moi, qui suis pour lui plus un fils qu'un neveu,
Pour vous combler de biens, j'espère que dans peu...

SUDMER.

Dans peu ! Mais cependant...

VALSAIN.

Oui, oui, prenez courage.

SUDMER.

Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.

VALSAIN.

Il est plus vieux que vous.

SUDMER.

Il n'a pas soixante ans,
Et je pourrais attendre encore fort long-temps.

VALSAIN.

Vous voudriez sa mort aujourd'hui, tout à l'heure !

SUDMER.

Vous me connaissez mal. Qui ! moi ! vouloir qu'il meure !
Et d'ailleurs que feraient mes vœux à son destin ?
Et de corps et d'esprit on sait qu'il est bien sain.

VALSAIN, *un peu impatienté.*

Faut-il vous répéter mille fois le contraire ?
Le fils de son gérant, par le dernier corsaire,
Nous mande que ses traits sont changés à tel point,
Que, même ses parens, ne le remettent point.

SUDMER.

Quoi ! même ses parens !... Et cela vous prépare
Sans doute des chagrins ?

VALSAIN.

Les plus vifs... Un avare,
Convenez-en pourtant, n'est bon qu'après sa mort.
L'héritier bienfaisant court au cher coffre-fort
Avec empressement, l'ouvre, et sur l'indigence
Fait par mille canaux refluer l'abondance.
Une fois possesseur du fortuné trésor,
Croyez...

SUDMER, *à part.*

Le scélérat ! (*Haut.*) Monsieur...

VALSAIN.

Eh bien ! encor ?
Dites donc mon cousin.

SUDMER.

Ah !

VALSAIN.

Vous pouvez me croire,
De vous nommer ainsi je me fais une gloire.
L'homme qui voit le pauvre accablé de malheurs,
Et ne peut lui donner que d'inutiles pleurs,
Est, surtout quand ils sont unis par la nature,
Des deux le plus à plaindre. En honneur, je vous jure
Vous m'avez affecté jusques au fond du cœur ;
Peut-être plus que vous je sens votre douleur.

(Le reconduisant.)

Adieu, cher Lisimon, comptez sur mes services,
Je suis entièrement à vous.

SUDMER, *à part.*

Que d'artifices !

(Haut.)

Quel que soit le malheur de ma position,
Je suis reconnaissant de votre intention.

VALSAIN, *en le quittant.*

J'espère bien dans peu faire votre fortune.
(*Seul.*) La bonne renommée est souvent importune.
Sitôt que l'on vous croit sensible, généreux...

SCÈNE VI.

VALSAIN, MARTON.

MARTON.

Monsieur, vous allez être au comble de vos vœux ;
Votre oncle est de retour.

VALSAIN, *à part.*

Ciel ! (*Haut.*) Ma reconnaissance,
Pour éclater l'attend avec impatience.
Je vais...

MARTON.

Il va venir lui-même.

SCÈNE VII.

VALSAIN *seul.*

Sur ses pas
Si madame Gercour... Cela ne se peut pas.
Puis, mon oncle est garçon : ce petit stratagême...
Le premier, j'en suis sûr, il en rirait lui-même.
Je ne dois de le craindre avoir nulle raison.

SCÈNE VIII.

VALSAIN, SUDMER, *toujours pris pour Lisimon.*

VALSAIN, *impatienté de le revoir.*

Eh quoi ! c'est encor vous ! mais, mon cher Lisimon,
Je vous ai déjà dit qu'il était inutile.

SUDMER.

On m'a dit avoir vu votre oncle dans la ville,
Monsieur, et je venais vous prier aujourd'hui
De vouloir me servir d'avocat près de lui.

VALSAIN, *vivement et voulant le reconduire.*

C'est mon intention de remplir ma promesse,
Et vous n'en doutez pas ; mais, je vous le confesse,
Je crois qu'il serait mieux, avant de vous montrer,
Que sur tous vos besoins je pusse l'éclairer.
Il est sensible et bon. Je vous réponds d'avance
Que je...

SUDMER.

Mais, paraissant moi-même en sa présence,
Ma situation ne ferait qu'ajouter
A ce que la pitié peut pour moi vous dicter.

VALSAIN.

Sortez, si vous voulez que pour vous je m'emploie.

SUDMER.

Très-positivement il faut que je le voie.

VALSAIN, *le repoussant avec colère.*

Très-positivement vous ne le verrez pas.
(Il appelle).
Lafleur.

SCÈNE IX.

VALSAIN, FLORVILLE, SUDMER.

FLORVILLE.

Eh! qui peut donc causer tant de débats?
(A Sudmer, en le prenant pour le juif Alexandre.)
Pourquoi se quereller? Quoi! c'est vous! Ah! mon frère
Ne le rudoyez pas, je l'aime et le révère.
Si vous avez besoin d'emprunter de l'argent,
Vous paierez l'intérêt...

SUDMER.

Plus de mille pour cent.

FLORVILLE, *à Valsain.*

Vous voyez: ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

VALSAIN.

J'attends ici mon oncle.

FLORVILLE.

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'il était arrivé. J'accours en ce moment...

VALSAIN.

Et monsieur Lisimon s'obstine insolemment...

FLORVILLE.

Qui?

VALSAIN, *montrant Sudmer.*

Monsieur que voilà.

FLORVILLE.

Je ne puis vous comprendre.

VALSAIN.

Cet homme est Lisimon.

FLORVILLE.

Cet homme est Alexandre.

VALSAIN.

Cet homme, je vous dis, s'appelle Lisimon.

FLORVILLE.

Je vous dis qu'il s'appelle Alexandre.

VALSAIN.

Non, non.
C'est un de nos cousins, un parent de ma mère.

FLORVILLE.

C'est un juif.

VALSAIN, *à Sudmer.*

Ah! je vois ce que c'est. Téméraire!
Vous veniez m'abuser ici sous un faux nom,
Et mettre mon bon cœur à contribution.

Sortez, éloignez-vous, faussaire abominable.

FLORVILLE, *à Sudmer.*

Alexandre, mon cher, allons, soyez traitable.
Je conviens qu'avec moi vous avez bien agi;
Mais sans délai, pourtant, il faut sortir d'ici.

VALSAIN.

Votre douceur, mon frère, à rester l'encourage.

FLORVILLE.

Vous nous perdez, vous dis-je, en restant davantage.
Mon oncle quelque temps doit encore ignorer...

VALSAIN, *en colère.*

Si vous ne voulez pas, mon cher, vous retirer,
Redoutez mon courroux, je ne suis plus le maître...

FLORVILLE, *avec douceur.*

Allons, retirez-vous.

VALSAIN, *avec fureur.*

Retire-toi donc, traître!

(Tous deux le poursuivent dehors).

SCÈNE X.

LES MÊMES, GERCOUR.

GERCOUR, *entrant au moment même.*

Restez, mon cher Sudmer.

VALSAIN.

Sudmer!

FLORVILLE.

Mon oncle!

VALSAIN.

O ciel !

Je suis perdu.

FLORVILLE.

Le tour est-il assez cruel ?

SUDMER, *quittant son déguisement et se faisant reconnaître.*

Ah çà, messieurs, pardon, si je vous importune.
Avant de partager avec vous ma fortune,
Sous des noms supposés vous restant inconnu,
J'ai voulu vous connaître, et j'y suis parvenu.
Grâce au ciel ! mes bienfaits, dont je fus trop prodigue,
N'alimenteront plus le mensonge, l'intrigue,
L'avarice, l'usure et l'adultère affreux.
(A Valsain).
Vous m'avez entendu ?

VALSAIN.

Mon oncle !

SUDMER.

Malheureux !

Oseras-tu nier ?...

VALSAIN.

Toute action infâme !...
Qui, moi ! de mon ami, moi, corrompre la femme !
Je serais à ce point un détestable ingrat,
Un sacrilège, un traître, un monstre, un scélérat !

SUDMER.

Tu t'accuses toi-même en voulant te défendre.

FLORVILLE, *à part.*

Je n'ai pourtant rien dit. Je ne peux pas comprendre...

GERCOUR, *allant ouvrir la porte du fond.*

Finissons ces débats. Mesdames, paraissez.

SCÈNE XI.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, Mme. GERCOUR, GERCOUR, SUDMER, VALSAIN.

VALSAIN, *à part et confondu.*

Juste ciel!

GERCOUR, *montrant Valsain à Sudmer.*

Vous voyez.

(A Valsain).

Eh quoi! vous pâlissez.

VALSAIN, *apercevant Julie, à part.*

Toutes deux!

Mme. GERCOUR.

Notre aspect suffit pour vous confondre.

VALSAIN.

Moi!

Mme. GERCOUR.

Vous! épargnez-vous la peine de répondre.

VALSAIN.

(A part). *(Haut).*
Remettons-nous un peu. Mon frère ici présent
Peut vous dire...

SUDMER.

Je sais qu'il est fort complaisant,
Votre frère; son cœur, avec beaucoup de vices,
Sait dans l'occasion rendre de bons offices.
Mais comment osez-vous implorer son appui?
Le regarder en face?

VALSAIN.

Eh! pourquoi non?

SUDMER.

Celui
Dont vous avez causé la ruine totale.

VALSAIN.

De mon frère chéri, moi! quelle âme infernale?...

FLORVILLE.

Pour celui-là, mon oncle, oh! non, assurément.
Il n'est pas généreux, j'en conviens franchement;
Mais jamais avec lui je n'ai fait nulle affaire.

SUDMER.

Avec lui, je le crois, mais avec ce corsaire,

Ce juif, cet Alexandre enfin, son prête-nom.

FLORVILLE.

Alexandre! c'est lui qui de cette maison
M'a fait avoir, je crois, trente-deux mille livres.

SUDMER.

Elle en valait deux cents pour le moins. Et vos livres?...
Et votre argenterie? Où croyez-vous que soit
Tout cela?

FLORVILLE.

Chez l'orfèvre et le libraire.

SUDMER.

Soit.
Mais ce même Alexandre est venu tout à l'heure
Me trouver chez Marton.

FLORVILLE.

Chez?...

SUDMER.

C'était ma demeure,
Messieurs, grâces à vous; il m'a fait l'humble aveu
Qu'il n'était que l'agent de mon sage neveu...

VALSAIN, *à part.*

Le traître!

SUDMER, *tirant des papiers de sa poche.*

Et m'a laissé pour preuves positives
Ces billets, ces contrats, ces notes instructives,

Dont le traître venait à l'instant de l'armer
Pour poursuivre son frère et le faire enfermer.

FLORVILLE.

Ne croyez pas cela, mon cher oncle, je gage...

SUDMER.

Ah! vous ne savez pas tout ce que peut un Sage.
Comme tous ces contrats sont faits sous seings-privés,
Comme ils sont bien à moi, les ayant bien payés.

FLORVILLE, *avec joie.*

Vous les avez payés?

VALSAIN, *à part.*

O ciel qu'en va-t-il faire?

SUDMER, *les tenant prêt à les déchirer.*

De mon autorité...

VALSAIN, *voulant les lui arracher.*

Quoi! mon oncle, j'espère...
Vous permettriez-vous?...

SUDMER, *les déchirant.*

Je les annulle ici.

VALSAIN.

Ah! je suis ruiné!

SUDMER.

Tant mieux.

GÉRCOUR.

Oui, dieu merci.

SUDMER, *à Valsain.*

Malheureux ! voilà donc ta sagesse profonde ?
C'est ainsi qu'on se fait estimer dans le monde !
De grands mots, des vertus le grave extérieur,
Et la corruption cachée au fond du cœur.
A mes yeux désormais garde-toi de paraître ;
Dans l'oncle qui t'aimait avant de te connaître,
Sache que tu n'as plus de parent, ni d'ami.

FLORVILLE, *à part.*

Si la vertu par eux est maltraitée ainsi,
Malheureux que je suis, à quoi dois-je m'attendre ?

VALSAIN.

Mon oncle, dans mon cœur si vous pouviez descendre...

SUDMER, *avec force.*

Sors.

VALSAIN.

Puisque je ne puis détruire votre erreur,
L'avenir me rendra mes droits sur votre cœur.
(Avec beaucoup d'emphase).
Tout homme faible assez pour croire à l'apparence...

SUDMER.

De la morale encor !

VALSAIN, *en sortant.*

C'est ma seule vengeance.

SCÈNE XII.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, SUDMER, Mme. GERCOUR, GERCOUR.

SUDMER, *se retournant vers Florville.*

Quant à ce libertin...

FLORVILLE.

C'est à présent mon tour.

GERCOUR.

Je vous réponds de lui.

MARTON.

Vous le verrez un jour...

SUDMER.

Eh quoi! regardez-vous comme une pécadille
La vente...

FLORVILLE.

Chut! ce sont des secrets de famille.
Oui, mes aïeux sans doute auraient le droit... Mes torts
Sont graves, il est vrai, mais pour ceux qui sont morts.

SUDMER.

(A part).

Vous riez? Et moi-même il faut bien que j'en rie.
Quoi! vous osez en faire une plaisanterie?

FLORVILLE.

Je vous jure, mon oncle, et c'est du fond du cœur,
Que, si je ne suis point accablé de douleur
En pensant aux excès de ma longue folie,
C'est qu'en votre présence, en celle de Julie,
Mon cœur reconnaissant, ne songeant qu'à jouir,
Est, lorsque je vous vois, tout entier au plaisir.
(Il saute au cou de Sudmer, et l'embrasse).

SUDMER.

Florville, c'est assez. Donne-moi ta main, donne.
(Montrant son cœur).
Quand on a cela bon, le reste se pardonne.

FLORVILLE.

Mon frère...

SUDMER.

Taisez-vous, qu'on ne m'en parle plus.

FLORVILLE.

Je...

SUDMER.

Vous faites pour lui des efforts superflus.

FLORVILLE.

Il se corrigera.

SUDMER.

Non.

FLORVILLE.

Croyez...

SUDMER.

Non, vous dis-je.

FLORVILLE.

Il est jeune. A son âge encore on se corrige.

SUDMER.

Le méchant quelquefois, l'hypocrite jamais.
Tout mon bien est à vous.

FLORVILLE.

Reprenez vos bienfaits;
Je ne puis accepter...

SUDMER.

Quoi! ce que je vous donne;
Je n'ai jamais volé ni l'état, ni personne,
Prenez garde à cela, ma fortune est à moi.

GERCOUR.

J'approuve ces motifs, et puis d'ailleurs la loi...

SUDMER.

Je me soumets toujours aux lois de ma patrie.
Eh bien! l'autre moitié, je la donne à Julie,
Mon ami, croyez-vous qu'elle veuille de lui?
(Montrant Florville).

GERCOUR.

J'en suis sûr.

SUDMER.

Bon, tant mieux. Signons donc aujourd'hui
(Se rapprochant de Julie). *(à Gercour).*
Donation, contrat. Ma nièce ! Elle balance !

FLORVILLE, *à Julie.*

Mademoiselle, eh quoi ! vous gardez le silence ?

GERCOUR.

N'est-ce pas là parler ?

SUDMER.

Bien dit.

JULIE, *à Marton.*

Chère Marton !

MARTON, *à Julie.*

Vous avais-je trompée ? Il est sensible et bon.

JULIE, *à Florville.*

Mais je n'accepte pas le bien de votre frère.

FLORVILLE.

Oh ! non, vous n'en serez que la dépositaire.

SUDMER.

Tout comme il vous plaira, faites votre devoir ;
Mais, je vous en préviens, je n'en veux rien savoir.